

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.
DECEMBRE 1755.



NEUCHÂTEL
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

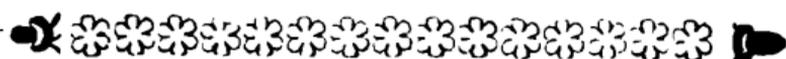
— — — — —
M D C C L V.





JOURNAL HELVETIQUE,

DECEMBRE 1755.



DISCOURS

Sur l'utilité des Réflexions sur la Mort.

LA faculté de raisonner & de réfléchir est le plus bel apanage de l'Humanité ; c'est la marque caractéristique d'un Etre intelligent. Quels avantages inestimables les Hommes n'en retireroient ils pas , s'ils l'exerçoient, s'ils s'en servoient suivant le but que le Créateur a eü en les douant de ce précieux talent , afin qu'il leur servit come de Boussole, dans toute leur conduite ! Cependant rien n'est si ordinaire que de trouver des Hommes en qui cette Faculté est come anéantie , ou qui , s'ils réfléchissent quelquefois , le font si superficiellement , que leurs Réflexions n'influent en rien sur leur Conduite, & qui vivent plus par habitude que par raisonnement : C'est ce qui arrive en particulier à l'égard des Réflexions sur la Mort , que le renouvellement d'Année offre naturellement à l'Esprit.

Tous les Hommes y pensent, ou du moins en parlent, mais combien peu en qui cette pensée produise quelque effet sur leur Conduite ! Chaque Année trouve en eux les mêmes passions, les mêmes desirs, les mêmes craintes ; en un mot les Années s'écoulent & se succèdent les unes aux autres, mais leurs défauts & leurs vices ne changent point ; ils empirent même en ce que, fortifiés par l'habitude, ils deviennent semblables aux Arbres qui à mesure qu'ils vieillissent, étendent & fortifient leurs Racines, au point qu'on ne peut plus les arracher sans des efforts violens & redoublés.

Cette indolence des Hommes à réfléchir sérieusement, fait qu'on peut & qu'on doit même leur présenter souvent les mêmes objets, surtout lorsqu'ils sont d'une telle importance, que les Fruits qu'ils en peuvent retirer sont pour eux d'un prix infini : Or tels sont ceux qu'on peut espérer des Réflexions qu'on fera sérieusement sur la Mort.

Cependant il est des Gens, qui bien loin de vouloir réfléchir sur ce Sujet, osent dire, *Que si l'on étoit obligé de penser toujours à la Mort, nous n'aurions pas sujet de bénir Dieu de nous avoir mis en ce Monde.* Cet étrange langage naît sans doute du défaut de réflexion ; car si l'on vouloit un peu se donner de peine & réfléchir, on trouveroit bientôt le con.

traire, puisque la Mort n'est réellement effrayante que pour le Païen & le Pécheur.

Le Premier, quoique les lumières de la Raison lui fassent entrevoir, qu'une partie de lui même survivra à son Corps, n'a cependant pas assez de certitude sur ce Sujet, pour pouvoir penser sans trouble au fatal moment qui terminera la durée de son existence sur cette Terre. Il envisage toujours principalement dans cet instant la destruction de son Corps, le Sépulcre où il va pourrir; il n'aperçoit au delà du Tombeau que des épaisses ténèbres, une affreuse nuit d'incertitudes; il aimeroit presque autant être assuré, qu'il va rentrer entièrement dans le Néant; chaque fois qu'il pense à la Mort ces idées sombres & funestes s'emparent de son esprit, & le couvrent d'épais nuages qui en altèrent toute la sérénité: Ainsi il évite autant qu'il peut d'attacher ses réflexions à ces tristes objets.

Si le Païen ne pense qu'à regret à la mort, de quel œil le Pécheur, éclairé des lumières du Christianisme, regarde-t-il ce Roi des Epouvantemens. A cet aspect, ses Jointures se desserrent, ses Genoux heurtent l'un contre l'autre, la Mort est pour lui un Messager qui vient le trainer devant le Tribunal de son Juge. Quelque triste que soit la vue du Sépulcre, quelque humiliante que soit l'idée que nous allons devenir la proie des

Vers, ce n'est point là ce qui cause principalement la douleur du Pécheur ; mais c'est qu'il fait , qu'il est convaincu , que son existence n'est pas bornée ici bas : Il voit l'Eternité au delà du Tombeau ; mais quelle Eternité ! Une Eternité de misères , une Eternité qu'il doit passer dans les Tourments les plus affreux. Cette idée est bien propre à engager le Pécheur à éloigner de son Esprit , autant qu'il peut , la pensée de la Mort , car les momens où ces Réflexions se présentent à son Esprit , sont pour lui une anticipation des Souffrances qui lui sont destinées.

Tournons à présent nos regards sur un vrai Chrétien : Voions de quel œil il envisage la Mort. Les pensées & les mouvemens que cet objet produit en lui sont bien différens de ceux qu'il a produit dans le Pécheur. Le Chrétien , à la vérité , sent bien une aversion pour la Mort : La Nature ne perd jamais ses Droits. On ne peut d'abord envisager sans une secrète horreur , le moment fatal qui sépare l'Ame d'avec le Corps ; mais le Chrétien voit bientôt succéder à ces sombres pensées , la confiance & l'espérance. La foi vive avec laquelle il considère la Félicité qui l'attend au delà du Tombeau , lui fait anticiper ce grand Jour où son Ame étant réunie à son Corps , il sera en état de goûter , de la manière la plus parfaite , le bonheur qui lui

est réservé dans le Ciel ; ainsi la Sérénité & même la Joie la plus pure , viennent remplir son Ame : Dans ces heureux momens il soupire d'être encore dans ce Corps , il languit de voir les Portes de l'Eternité bienheureuse s'ouvrir pour le recevoir.

Voilà quelles sont les pensées & les mouvemens qu'excitent dans les Hommes les Réflexions sur la Mort ; mais qu'ils sont bien différens , suivant les Dispositions de leur Cœur ! Cependant ces Réflexions peuvent être également utiles & salutaires au Pécheur & au vrai Chrétien ; il n'y a que le Païen , qui n'en peut retirer aucun fruit , & qui peut seul dire , que s'il étoit obligé de penser toujours à la Mort , il n'auroit pas sujet de remercier la Divinité de lui avoir donné l'existence , car ces pensées empoisoneroient toutes les douceurs de sa vie ; il se tourmenteroit dans la crainte d'un mal qu'il ne peut éviter , & la véritable prudence est pour lui , de jouir du présent sans anticiper sur l'avenir. Mais si le Pécheur , au lieu de se rebuter par les sentimens fâcheux que produit en lui la considération de sa fin , vouloit y penser & y réfléchir sérieusement , il en tireroit les fruits les plus précieux ; du sein de l'amertume , il feroit sortir la douceur ; justement épouvanté de la grandeur du péril qu'il court , effrayé de la profondeur de l'Abîme où il est

prêt à tomber, il mettroit tout de suite la main à l'œuvre pour travailler a son Salut, en retournant à Dieu de tout son cœur. Pénétré des Sentimens d'une vive & sincère repentance, sa conduite changeroit entièrement, & la Mort qui étoit pour lui un objet afreux & épouvantable, deviendroît l'objet de ses plus douces Méditations; il se rappelleroit avec plaisir, que les Réflexions qu'il a faites là dessus ont été l'ocasion de son bonheur, & les nouvelles Réflexions qu'il feroit en y pensant, l'afermiroient dans le sage parti qu'il auroit pris.

Le vrai Chrétien y trouve aussi une Source abondante de Réflexions utiles; car à quelque haut degré de Vertu que l'on soit parvenu, il faut encore beaucoup d'efforts pour faire de nouveaux progrès. Jamais ici bas il n'est possible d'ateindre la perfection; or les pensées sur la Mort sont un puissant Aiguillon, pour nous porter à faire de continuels efforts; ce sont de puissants Secours contre les tentations: Je dois mourir & je voudrois aquérir les biens, les honeurs, les avantages du Monde, satisfaire mes Passions, aux dépens de la Vertu, de mon Salut? Ha! puisque je dois infailliblement être cité en Jugement, peut être dans peu, je vai faire tous mes efforts, doner tous mes soins, pour me rendre mon Juge propice & favorable.

A cet égard le Pécheur repentant & le vrai Chrétien peuvent bien dire.

*Image de la Mort, apui de ma foiblesse,
Entre le Crime & moi, viens te placer sans cesse.*

En éfet si l'Image du Tombeau étoit toujours présente à nôtre Esprit, combien de malheurs ne nous épargnerions nous pas ? Jamais nous ne tomberions dans les excès de l'Imtemperance, ni dans les sales défordres de l'Impureté ; jamais nous ne ferions de ces mauvaises Actions, où nôtre Vie est exposée d'une manière particulière ; nôtre joie & nos plaisirs seroient moderez & resserrez dans de justes bornes ; nous emploierions nôtre tems utilement autant qu'il nous seroit possible. Le Sage avoit bien compris, combien la méditation de la Mort est avantgeuse, lorsqu'il dit, *qu'il vaut mieux aller dans la Maison de deuil, que dans la Maison de Festin, parce que en celle là est la fin de tout Home, & le vivant met cela dans son Cœur ;* car si l'on pouvoit voir quelles sont les dispositions d'un Home qui vient d'un Festin ou d'un Spectacle bruiant & magnifique, & celles d'un autre qui sort d'une Maison de deuil, on y trouveroit une grande différence. L'Ame du premier est ordinairement ocupée de la magnificence des décorations qu'il a vûes, de la beauté & de l'ordonance du Festin, de l'ex-

cellence & de la délicatesse des Mêts qu'on y a servi : Son Ame étant ainsi toute remplie de ces Objets matériels , il lui est bien difficile , pour ne pas dire impossible , d'être en état de s'aquiter des Devoirs de la Religion ; son Ame est dans une espèce de l'éthargie à cet égard ; mais celui qui sort de la Maison de deuil , pénétré de la vanité des choses terrestres & de leur inconstance, s'élève par la méditation au dessus de ces objets. Il contemple ces Biens magnifiques qui nous sont réservés dans le Ciel ; il envisage l'Eternité. Ces Réflexions sont bien propres à bannir la tristesse , que les objets funèbres auroient pu répandre dans son Ame ; car je le répète , les pensées sur la Mort ne sont tristes que pour ceux dont la Conduite n'est pas approuvée par leur Conscience & qui veulent y persévérer , ou pour ceux qui ne voient rien à espérer au delà du Tombeau.

Les Pensées sur la Mort produisent sur nous, du premier abord, le même effet, que la vue d'une Montagne de glace, qu'on aperçoit de loin, dans un beau Passage : Elle paroît au premier coup d'œil un défaut de la Nature. Cependant après avoir un peu réfléchi on trouve que cette Montagne est la Source de la fertilité de tout le Pais, par les Rivières & les Ruisseaux qui en sortent : De même ces pensées , qui semblent d'abord devoir réan-

dré la tristesse , font la Source de la sérénité & de la joie la plus pure , dès qu'on a commencé à goûter les heureux fruits qui en naissent & qu'elles nous ont donné un Cœur de Sageffe.



II. L E T T R E

A l'Auteur de la Difficulté proposée aux Métaphysiciens , en réponse à la sienne.*

M O N S I E U R.

AUtant je vous ai paru prompt à chanter victoire dans la première lettre que j'ai eû l'honneur de vous adresser , autant me verriez vous prompt à chanter la palinodie dans celle-ci , si en effet vous m'aviés montré clairement mon tort ; car je vous prie de croire que je ne cherche point ici d'autre triomphe que celui de la Vérité.

Mais ne me faites vous pas voir en éfet mon tort , & n'est-il pas bien vrai , par exemple , que je tombe dans la *pétition de principe* , en prenant pour résoudre vôtre Difficulté , cette Définition de l'Essence que j'ai rapportée , que c'est *cette constitution primitive d'un Etre , en vertu de laquelle il a tout ce qu'il a , & peut avoir*

* Voirs Journ Helv. Nov. p. 529.

avoir tout ce qu'il peut avoir ? Je vous avoue que quoique je sentisse bien que cette Définition emporte, ou qu'elle suppose la mutabilité des Etres , je ne croiois pas en l'adoptant , suposer ce qui étoit en question ; je pensois que la question entre vous & moi , n'étoit pas de savoir si les choses que nous voions sont muables ; je croiois que nous en convenions de part & d'autre sur la foi de l'expérience ; & je réduisois toute la question à expliquer comment on peut acorder cette mutabilité des choses avec l'immutabilité de leurs Essences , & en particulier comment on peut les acorder par des principes déjà connus , & sans recourir à un principe nouveau. Là dessus je trouve tout ce qu'il me faut dans la Définition de l'Essence, telle que la Philosophie Volfienné me la fournit ; j'y trouve un principe qui me conduit tout à la fois à l'immutabilité des Essences & à la mutabilité des Etres.

J'en n'ai pas pensé à justifier cette Définition ; d'abord je croiois que vous ataqués les principes de la Philosophie Volfienné, seulement come insuffisans pour résoudre votre Difficulté, & non come ayant besoin d'ailleurs d'être justifiés. Après cela , que faloit-il faire pour justifier une Définition ? Faloit-il montrer qu'elle ne contient rien qui ne soit dans les choses mêmes dans lesquelles elle a été puisée ? Mais cela faite aux yeux dans

cette Définition. Falloit-il montrer encore que cette Définition s'accorde avec ce qui nous est connu touchant ces choses là ? C'est ce que je crois avoir fait , en montrant l'accord de cette Définition avec les deux principes de l'immutabilité des Essences & de la mutabilité des Etres.

Me voilà , je pense , *Monsieur* , bien lavé du reproche que vous me faites de m'être engagé dans une *pétition de principe*; mais j'ai un peu plus sur le cœur l'accusation que vous intentés contre moi , d'avoir mal joué le rôle de Répondant ; c'est un métier que j'ai fait dans ma jeunesse d'une manière irréprochable , & que je croiois n'avoir pas oublié. En quoi ai-je donc péché ? J'ai mutilé , dites vous , votre argument de manière à lui donner un air ridicule. Mais en quoi l'ai-je mutilé ? C'est dans votre mineure. Voions comment ; & pour cet effet , rapellons votre mineure telle que vous la donés ; c'est que *toute chose à son Essence , ou est ce qu'elle est*. Hé bien , qu'ai-je fait à l'égard de cette mineure , qui tende à défigurer & à estropier votre Syllogisme ? J'ai dit que si l'on s'en tient uniquement à la proposition ainsi énoncée , *toute chose à son Essence* l'argument pêche dans la forme , & que si en y joignant l'explication que vous y ajoutés , il faut entendre cette proposition , come si elle étoit ex-

primée de cette manière, *toute chose est une Essence*, dans ce dernier cas je vous nie votre mineure. C'étoit à vous à opter; je vous laissois le choix des armes; peut on agir de meilleure foi? Et appellera-t-on cela, tronquer l'argument d'un Adversaire, pour le rendre ridicule? Je trouvois deux sens possibles dans votre mineure; j'ai dit que si l'on adopte le premier sens, il introduit un vice de forme dans votre argument; & que si l'on choisit le second sens, ajoutant que je crois bien que c'est celui que vous avés vous même dans l'Esprit, le vice de forme disparoit à la vérité, mais qu'alors j'use du droit que j'ai, & qui est acquis à tout Répondant, de vous nier votre mineure. Je ne vois pas ce qui manque à ce procédé.

Vous adoptés vous même le second sens, dans votre Réponse; mais vous ajoutés qu'il faudroit abjurer le sens comun, pour vous nier votre Mineure, que *toute chose est une Essence*, Mineure que, selon vous, on ne peut nier, vû le sens que vous donés au terme d'Essence; sens que j'aurois bien dû reconoitre, dites vous, vû que c'est *le sens le plus simple, le plus clair & le plus connu, celui qui s'offre d'abord à l'Esprit, quand on prononce ce mot; & que vous l'aviés marqué si clairement dans votre second principe. Ce sens est d'entendre par l'Essence, tout simplement, ce que*

la chose est. Et là dessus vous rapellés vôte Argument dans sa vraie forme; Argument qui est, dites vous, *non seulement très simple, mais très solide, très clair, sans nulle équivoque, & dans les règles d'un Syllogisme sans replique.*

Toute Essence est immuable;

Toute chose est une Essence;

Donc, toute chose est immuable.

Vous m'avouerez, *Monsieur*, qu'un bon moien de découvrir s'il n'y apoint d'équivoque dans un Argument, c'est de substituer la Définition au Défini. Sur ce pied là, voici vôte Syllogisme :

Ce qu'une chose est, est immuable;

Toute chose est ce qu'elle est;

Donc, Toute chose est immuable.

Je n'aurai pas le front pour le coup de vous nier vôte Mineure; mais je ne faurois avoir le même respect pour vôte Majeure; & permettés moi de vous dire, que je vous la nie formellement. J'ai toujours trouvé fort étrange, qu'il y ait eu des Philosophes capables de nier l'immuabilité des Essences; mais quand on présente la chose de cette manière ma surprise cesse, & je me joins à eux pour la nier aussi. Je pense même, *Monsieur*, que je n'ai pas besoin d'autre chose pour vous faire sentir les inconveniens de vôte Définition de l'Essence, que de vous mettre ainsi sous les yeux, qu'elle identifie

ces deux propositions : *Toute Essence est immuable & ce qu'une chose est, est immuable.* Se servir d'une telle définition de l'Essence, pour déduire du principe reçu de l'immuabilité des Essences, l'immuabilité de toutes choses, certes, *Monsieur*, c'est bien là donner lieu de crier à la *petition de principe*.

Au reste, *Monsieur*, ne nous faisons point scrupule de ces détails syllogistiques; c'est là une escrime que nos Lecteurs nous pardonneront; nous pouvons nous en flatter à coup sûr de la part de ceux qui nous pardonneront de traiter ces matières. Des Syllogismes en bone & due forme, tels que je vous invite à les donner en combattant les vôtres, vaudront bien pour eux, sur ces matières là, des vers de Lucrèce.

Mais passons à votre nouvelle démonstration, *débarassée de tout terme scholastique*, & voyons avec quelle *évidence frappante* vous faites dériver du principe de contradiction, l'immuabilité de toutes choses. Reprenons vos propositions.

1. *La même chose ne peut être, & n'être pas, en même tems.* Je n'ai rien à dire à cela.

2. Donc *La même chose ne peut être telle, & n'être pas telle, en même tems.* Ni à cela non plus.

3. Donc *la même chose ne peut pas, dans le même tems, ou dans un tems donné, être telle*

Être autre. L'introduction furtive de ces mots, *ou dans un tems donné*, ne me plait point: Une chose peut être telle dans une partie d'un tems donné, & être autre dans une autre partie de ce tems donné. *Latet Anguis in herba*; je suis défiant; je ne vous passerai cette proposition, qu'autant que vous la réduirez à cette simplicité: Donc *la même chose ne peut pas, dans le même tems, être telle, & être autre*. Ce n'est que dans cette simplicité qu'elle découle de la précédente. Si pourtant vous entendiez ces mots, *ou dans un tems donné*, come s'il y avoit, *ou dans le même tems donné*, à la bone heure, je vous les passerois, quoique tout à fait rédon-dans. Mais poursuivons.

4. Donc *elle ne peut pas, dans le même tems, ou dans un tems donné être telle, & devenir autre*. Corrigeons la d'abord, s'il vous plait, come la précédente, en retranchant ces mots qui font pour le moins inutiles *ou dans un tems donné*, & disons: Donc *elle ne peut, dans le même tems être telle, & devenir autre*. Mais pourquoi ne le peut elle pas? C'est, dites vous, que pour *devenir autre*, il faut qu'elle *le soit*. Je pourrois faire ici quelque observation: Est-ce donc que pour devenir savant, il faut l'être? Mais passons là dessus, & admettons la proposition telle que je l'ai corrigée; car vous ne pouvés pas prétendre que

je l'admette autrement. Voïons la conséquence que vous en tirés.

5. Donc *il est impossible qu'aucune chose, en aucun tems donné, devienne autre.* Il me semble, Monsieur, que vous faites là un faut, que je ne faurois faire avec vous. De ce qu'il est impossible qu'une chose soit telle & devienne autre, dans le même tems donné, je ne vois pas qu'il s'ensuive, qu'il soit impossible qu'elle devienne autre, en aucun tems donné. Tout ce que vous pourriés dire, à mon avis, c'est qu'il est impossible qu'elle devienne autre, en aucun tems indivisible; parce qu'en éfet, pour devenir autre, il faut qu'elle passe par deux tems, celui où elle étoit telle, & celui où elle devient autre. Corrigeons donc encore ainsi votre cinquième proposition: *Donc il est impossible qu'aucune chose devienne autre, sans passer par deux tems, ou deux momens distincts.* Ce qui nous conduira à corriger aussi la sixième: *Donc il est impossible qu'aucune chose change, en la formant de cette manière: Donc il est impossible qu'aucune chose change, sans passer par deux tems, ou deux momens distincts.* Et voilà tout ce que je peux tirer du principe de contradiction, par rapport à la question dont il s'agit. Ma dernière conséquence en me faisant remonter de principe en principe, me ramène droit à ce premier principe, *qu'une chose ne peut être, & n'être pas*

en même tems ; au lieu qu'en rebrouffant depuis la vôtre , j'ariverois à un principe bien diferent , favoir , qu'une chose ne peut pas , être dans un tems , & n'être pas dans un autre tems ; ou , ce qui revient au même , qu'il est impossible que successivement il arrive à une même chose d'être , & de n'être pas.

Je croiois, *Monsieur*, que les réflexions que je viens de faire , pouvoient suffire pour refuter vos Argumens , & je voulois aussi m'y borner ; mais en relisant dans ce moment votre petit Commentaire sur les Vers de *Lucrece* ; j'ai douté si j'avois bien saisi jusques ici le nœud de la Difficulté , & il s'est présentée à moi dans un nouveau jour ; c'est que vous prétendés qu'on ne peut jamais dire d'une chose , *cette chose est autre* , parce que ce seroit come si l'on disoit , *cette chose n'est pas cette chose* ; ce qui renferme une contradiction bien claire. N'y suis je pas, *Monsieur* ? N'est-ce pas là précisément votre Difficulté ? Mais si c'est là le nœud Gordien , il ne faut pas un *Alexandre* pour le sabrer ; on peut le dénouer facilement. Car *Monsieur*, & vous le sentirés vous même , ni en *François* , ni en aucune langue du Monde , dire *cette chose est autre* , ce n'est point dite simplement , *cette chose n'est pas cette chose* ; mais c'est dire *cette chose telle qu'elle étoit* , *n'est pas cette chose telle qu'elle est* ; ou , *vice versa* , *cette*

chose telle qu'elle est , n'est pas cette chose telle qu'elle étoit.

Mais, dirés vous , ce n'est donc plus cette chose : Ce n'est plus cette chose à tous égards, je l'avoüe, mais c'est pourtant toujours cette chose à divers égards. Fut-elle anéantie, c'est toujours cette même chose quant à son Essence, ou si vous voulés, quant à son idée, quant à sa possibilité: mais ce n'est pas cette même chose quant à l'existence; & si elle a seulement subi quelques changemens quant à sa forme ou quant à ses modifications, c'est toujours cette même chose quant à sa matière ou quant à sa substance. Une chose qui est anéantie, n'est pas cette chose telle qu'elle étoit, quand elle existoit. Cette chose qui étoit de l'eau & qui est maintenant de la glace, est toujours cette même chose quant à la matière, mais ce n'est pas cette même chose quant à la forme. Cette eau qui étoit chaude & qui est maintenant froide, est toujours cette même chose quant à la substance, mais ce n'est plus cette même chose quant aux modes. En un mot, quelle contradiction y a-t-il, qu'une seule & même chose qui avoit de certaines déterminations, ait perdu quelques unes des déterminations qu'elle avoit, ou en ait aquis quelques unes qu'elle n'avoit pas? Parce qu'elle les a perdues, ne les avoit elle pas

avant que de les perdre ? Ou , parce qu'elle les a acquises, les avoit elle déjà avant qu'elle les eut acquises ? Et n'est ce pas à cela que se réduisent tous les changemens qui peuvent arriver dans les choses ?

Affurément, *Monsieur*, sans avoir aucune intention de prendre le ton de triomphe, je crois pouvoir dire qu'il me semble que j'ai répliqué à vos argumens, à ces argumens, que vous donés pourtant pour des argumens sans réplique. Mais permettés moi de faire plus, toujours avec une entière pureté d'intention, & de vous parler avec franchise sur la manière dont vous qualifiés vos argumens. Je n'ai point l'honneur de vous conoitre ; vous ne paroissés à mes yeux qu'un Philosophe & un Amateur de la vérité ; & ce caractère qui m'inspire de l'estime & du respect, m'inspire aussi de la confiance & de la liberté. Permettés moi donc, *Monsieur*, de vous dire avec franchise que je ne vous comprends pas, quand vous dites, que vos argumens sont *d'une évidence frappante, & sans réplique, tant qu'on ne sortira pas du cercle des principes comuns*. Est-ce donc que vous prétendés que vôtre conclusion, *Il est impossible qu'une chose change*, découle évidemment, très certainement & par un conséquence nécessaire, du principe de contradiction ? Il est bien vrai que vous dites que

vos argumens sont fans replique , *tant qu'on ne sortira pas du cercle des principes comuns ; & cela me feroit croire que vous reconoissés vous même qu'il y a de l'illusion dans vos argumens , qu'il n'y a qu'une aparence d'évidence , mais une aparence dont l'illusion est insurmontable dans la sphère des principes conus. Mais d'un autre côté , quand vous dites , & cela à plusieurs reprises , que vos argumens sont non seulement très simples , mais très solides , très clairs , sans nulle équivoque & d'une évidence frappante ; cela ne peut pas signifier sans doute une simple apparence d'évidence , mais une évidence réelle. Voilà donc , suivant vous , l'immutabilité de toutes choses évidemment & nécessairement liée avec le principe de contradiction : Or vous n'êtes pas home à nier ce principe de contradiction ; vous dites vous même que pour cela , *il faudroit abjurer le sens comun ;* dès là , il ne me reste rien d'autre à penser , si ce n'est que vous avés par devers vous un principe , avec lequel vous prétendés pouvoir nous dessiller les yeux sur cette expérience que nous croions faire continuellement , que *tout change ici bas.* Mais quand je tourne mon attention sur la souveraine évidence & sur la conviction intime qui accompagne cette expérience , je ne fais plus*

où

où j'en suis avec vous , & vôtre pensée m'échape entièrement.

J'ai dans l'Esprit que la communication de vôtre principe me tireroit de cet embarras ; & cela m'engage à insister de nouveau là dessus. Je fais que je ne peux pas vous l'arracher , & que vous ne nous le devés pas de Droit parfait , cependant, soit dit avec vôtre permission , Monsieur , la raison du renvoi ne me paroît pas équitable. Quoi ! Si je ne veux pas avouer publiquement , que je suis dans l'impuissance d'allier par le moien des principes connus , la mutabilité des choses avec l'immutabilité de leurs Essences & avec le principe de contradiction ; vous ne voudrés pas me faire part d'un principe nouveau , qui répand un plus grand jour sur cette question ; & , par la même , sur un grand nombre d'autres ! Nous sommes dans une lieu obscur , que vous avés visité avec un grand flambeau : Moi , je n'ai qu'une lampe ; vous me dites qu'avec ma lampe , je ne vois pas les objets tels qu'ils sont ; il me semble à moi que je les vois assés distinctement , pour juger qu'ils sont tels que je les vois , mais je serois charmé de les mieux voir encore ; là dessus vous disputés pour me réduire. Eh , Monsieur , prêtez moi vôtre flambeau , dans cette obscurité ; & alors je pourrai reconoitre si je vois

mal les objets à la lueur de ma lampe. Encor une fois, donés nous vôtre Principe & vous m'obligerés à joindre les sentimens d'une juste recon oissance aux sentimens d'estime dans lesquels je suis &c.

P. S. Vous proposés, *Monsieur*, dans le P. S. de vôtre Lettre, une objection qu'on pourroit vous faire & que vous anoncés come fort supérieure à toutes les miennes. Ou je ne la comprends pas, ou elle revient à celle que j'opose dans cette dernière Lettre à vos Vers de *Lucrece*. Mais la réponse que vous faites ne peut pas me satisfaire; vû qu'elle me paroît rouler toute entière sur l'idée que vous atachés au terme d'*Essence*, & par laquelle vous identifiés l'Essence d'une chose avec cette chose même considérée à tous égards; idée, qui dans la question dont il s'agit, renferme une petition de principe, come je l'ai déjà remarqué.

NEUCHÂTEL.

DIS.



DISCOURS

Sur ce Sujet , qui avoit été proposé par l'Académie de BESANÇON , Si le seul Amour du Devoir peut produire d'aussi grandes Actions que le desir de la Gloire.

Le Conquérant est craint , le Sage est estimé.

DEux Routes bien diferentes sont ouvertes aux Homes ; la vaste & brillante Carrière de la Gloire ; le sentier étroit & pénible du Devoir. L'une conduit à des Précipices , par un Chemin semé de Fleurs ; l'autre nous mène au vrai Bonheur , au travers des Ronces & des Epines. La Gloire a plutôt pour objet ce qui paroît beau , que ce qui l'est éfectivement ; le Devoir n'approuve ce qui est beau , que lorsqu'il est légitime ; Il ne reconnoit de grandes Actions que celles qui sont fondées sur la Justice ; il corrige nos Défauts , & perfectionne nos Vertus. C'est ce qu'il s'agit de prouver.

Les Homes veulent être grands , & ils le sont en éfet , lorsque dociles aux Loix de Dieu , ils ne sortent point des bornes qu'il leur a prescrites. Quand on veut aller au delà , on manque le but , & l'on n'acquiert qu'une Gloire fausse , incertaine & passagère.

Toute Personne qui veut courber la Règle, & s'élever au dessus, n'est vertueux, que parce qu'il n'est pas tenté d'être criminel, ou qu'il n'en a pas l'occasion. Essayons de donner de justes idées des termes de la Question; elle en fera plus facile à résoudre.

J'entens par *Devoir* tout ce qui est conforme à la Volonté du Souverain Législateur, & à ses Comandemens connus par la Raison, par la Conscience, ou par la Révélation: Or il ne peut vouloir que ce qui est propre à notre bonheur; à la conservation, & à la prospérité de la Société; en un mot, que ce qui est conforme à l'Ordre, & digne de lui. Dieu ne seroit pas l'Être tout parfait, s'il y avoit quelque imperfection dans ses comandemens, & s'ils ne tendoient au plus grand bien.

D'un autre côté, que doit-on entendre par *grandes Actions*? Sont-ce des Victoires signalées, des Conquêtes rapides & fort étendues! Mais ces Actions, loin d'être conformes à l'ordre, de faire le bonheur des Hommes, & celui des Sociétés, y portent le trouble & la désolation; elles renversent les Etats les mieux affermis, font succéder un Usurpateur à un Prince légitime; elles font taire les Loix les plus justes, elles font couler de tout côté le Sang innocent, & font de la Terre un vaste Cimetière.

Tirans

*Tirans cruels & sanguinaires !
N'est-ce donc que sur nos Misères
Que vous fondez votre pouvoir ?
Mais votre funeste puissance,
Par le Meurtre, la Violence,
Réduit le Peuple au désespoir.*

Qu'est-ce donc que faire de grandes & de belles Actions. C'est chercher à faire des heureux ; c'est trouver son propre bonheur dans celui d'autrui. Tel étoit cet Empereur,

*Qui soupiroit le soir , quand sa main fortunée
N'avoit par ses bienfaits signalé la journée.*

Faire de grandes , de belles Actions , c'est éclairer les Hommes , c'est les instruire de leurs devoirs , & leur apprendre à les pratiquer ; c'est leur faire aimer la Vertu , & la Vérité. Il vaut mieux , triompher de ses Passions , que de vaincre ses Ennemis ; il est plus beau & plus grand d'éclairer la Terre , que de la conquérir. Un Philosophe qui dissipe les ténèbres de l'Ignorance , est plus estimable qu'en Héros qui détruit des Monstres. Un Législateur , tel que *Licurgue* , ou *Solon* , qui humanise des Hommes féroces , qui les rend dociles à la voix de la Raison , & les soumet à des Loix équitables , est fort au dessus des *Césars* & des *Alexandres* ,

*Quel est donc le Héros solide
Dont la Gloire ne soit qu'à lui ?
C'est un Roi que l'Equité guide ,*

Et dont les Vertus sont l'appui ;
 Qui pren ant Titus pour modèle
 Du bonheur d'un Peuple fidèle
 Fait le plus cher de ses souhaits ;
 Qui suit la basse Flaterie ,
 Et qui Père de la Patrie

Compte ses jours par ses bienfaits. ROUSSEAU.

J'admire moins Titus , lorsqu'il fait la Conquête de *Jerusalem*, malgré quatre ou cinq cent mille Furieux , qui la défendoient , que lorsqu'il trouve son bonheur à faire la félicité publique. *Trajan*, Vainqueur des *Parthes*, n'est à mes yeux qu'un Home ordinaire ; mais *Trajan* sans cesse occupé à maintenir dans l'Empire l'ordre , & l'abondance , Protecteur déclaré des Arts & des Sciences , chérissant le Peuple Romain , autant qu'il en étoit aimé , est pour moi un grand Home ; & j'admire ses belles Actions : Je sai qu'en s'appliquant à faire des Heureux , on ne fait souvent que des Ingrats ; mais il reste toujours la délicieuse satisfaction d'avoir fait le bien.

Je trouve encore une véritable grandeur dans ce que fit FREDERIC le Sage , Duc de *Saxe* , qui étant sur le point d'être nommé Empereur , mais se trouvant trop âgé pour soutenir le poids de l'Empire , refusa la Couronne & la fit tomber sur la tête de CHARLES QUINT , qu'il savoit être son Ennemi , & qui , en éfet , loin d'être reconnoissant de cet

excès de générosité, le dépouilla, peu d'années après, de son Electorat.

Mais le Grand Home ne perd rien de sa Dignité dans l'Infortune ; il conserve au milieu même de ses revers , une fermeté, d'ame qui le met au dessus du Sort : Semblable à un grand Arbre, dont on admire encore les majestueux débris, après qu'un coup de Tonerre l'a renversé & couché par terre*.

J'ose citer la Gloire au Tribunal de la Raison : Qu'elle produise ses Titres, & les Oeuvres dont elle se vante : Comparons ses prétendues belles Actions, à celles du Devoir : *St. Louis* ne fut véritablement grand, que par ses Vertus : Ses Qualités héroïques furent funestes à ses Sujets, à lui même, à sa Famille, & à l'Europe entière. Il voulut être Conquérant, & entreprit deux Croisades, qui furent le tombeau de plus de Cent mille *François* ; & où il perdit enfin la Liberté & la Vie ; plus heureux, plus grand, s'il ne fut jamais sorti de ses Etats, & qu'il y eut fait fleurir la Paix, l'Abondance & les Beaux Arts. *St. Louis* étoit un Prince Sage
&

* Le Devoir ennoblit tout. Un Home qui s'aquite bien des plus petits Emplois leur done du lustre & paroît capable des plus grands. Ce n'est pas la grandeur du role mais la manière de l'exécuter qui caractérise l'excellent Acteur.

& éclairé, mais cet amour de la Gloire a terni sa réputation & à fait le malheur de sa Vie.

*Sous de sanglans Lauriers, Pinjuste Usurpateur,
Entretient le Vautour dont il est la Victime ;
Combien peu de Mortels connoissent la douceur
D'un bonheur pur & légitime !*

ROUSSEAU.

Les grands Homes sont semés sur la Terre avec une sorte d'œconomie; on les distingue aisément dans la nuit des tems, come on discerne dans les ténèbres les grandes Etoiles des petites. Mais les Conquérans sont des Comètes qui anoncent les plus grands malheurs *.

Pour mieux sentir si le desir de la Gloire peut produire d'aussi grandes Actions que l'amour du Devoir, comparons encore les effets de l'un & de l'autre.

Le Peuple d'*Antioche* s'étoit révolté contre l'Empereur *Théodose*; il avoit renversé & brisé ses Statües, & poussé l'insolence à son comble. L'Empereur, justement irrité contre les Rebelles, se préparoit à leur faire sentir tout le poids de sa colère; déjà les ordres étoient donés pour exterminer les Séditieux, & détruire leur Patrie; il ne leur restoit de

* On parle ici en Orateur, & non en Physicien; car on fait aujourd'hui que les Comètes ne prédisent ni bonheur ni malheur.

ressource que dans la clémence de *Théodose* ; mais ils l'avoient outragé avec tant d'audace & de fureur , qu'ils ne pouvoient pas espérer qu'il leur fit grace. Cependant l'Evêque d'*Antioche* osa le demander ; il se prosterna humblement aux pieds de l'Empereur , il les arrosa de ses larmes , il implora sa compassion avec une éloquence si naturelle , si touchante si pathétique , que *Théodose* ne put résister à ses Prières. Les Armes lui tombèrent des mains , & il pardona aux Coupables. Voilà le triomphe du Devoir , voici celui d'une fausse Gloire.

Le même Empereur fut averti que les Habitans de *Theffalonique* avoient imité la révolte de Ceux d'*Antioche*. Il crut sa Gloire intéressée à punir les Séditieux , & come ils n'avoient doné aucunes bornes à leur rebellion , il n'en dona aucunes à la vengeance. La Ville fut livrée au pillage ; Homes , Femmes , Enfans , rien ne fut épargné : On ne respecta pas plus l'innocence que le crime. Un premier mouvement de colere eut les suites les plus funestes ; mais *Théodose* revenu de son emportement , & rentrant en lui même eut honte de s'être livré à la Vengeance. Les plus vifs remords succédèrent à la colere , & *St Ambroise* eût la satisfaction , de voir l'Empereur humilié devant Dieu, faire une Pénitence

tence publique pour avoir trop écouté une Gloire fausse & inhumaine.

Qu'est ce qu'une telle Gloire ? L'effet machinal d'un Sang échauffé, d'un tempérament fougueux, & des préjugés les plus opposés au bonheur des Homes, & à la prospérité des Nations. Aussi quelqu'un disoit, que les Peuples seroient heureux, si les Philosophes étoient Rois, ou si les Rois étoient Philosophes. La Gloire a souvent ébranlé les fondement des Empires qui paroissent les mieux affermis, & a fait de la Terre un Théâtre de carnage & d'horreur : Mais les Princes dociles à la Voix du Devoir, n'ont fait servir leur Autorité, qu'à faire la félicité publique : C'est ainsi qu'ils imitent l'Etre tout parfait, dont ils sont l'Image, qui ne fait pas moins admirer aux Mortels les effets de sa Sagesse & de sa Bonté, que les effets terribles de sa Puissance.

Dans cette importante Question il semble qu'on veuille opposer l'amour du Devoir à celui de la Gloire ; cependant ils ne sont point incompatibles. Un Citoyen qui expose sa vie pour sa Patrie, ne fait que son Devoir ; mais on meurt toujours glorieusement quand on meurt pour son Pais *. Avouons le

* Aucun Peuple n'a plus signalé son amour pour la liberté

le cependant ingénieusement, avec un grand Home ; *La Vertu même n'iroit pas loin si la Vanité ne lui tenoit pas compagnie.* Ciceron n'a pû s'empêcher de convenir que s'il s'oposa courageusement au complot & aux fureurs de *Catilina*, s'il sauva sa Patrie, c'étoit dans l'espérance, qu'en faisant son Devoir, il se rendroit immortel. *Catilina* mettoit sa Gloire à détruire la Liberté, & à s'ériger en Maître ; *Ciceron* mit la sienne à la conserver & à mourir libre.

Amour éfrené de la Gloire, si tu as produit quelquefois de grandes Actions, combien'en as tu pas produit d'injustes & de funestes ! L'Orgueil & l'Ambition en étoient le motif, & que peut il sortir d'une source si empoisonée ! Cependant, il faut l'avouer à la honte des Homes, cet amour immodéré de la Gloire tient quelquefois la place de la Vertu, & en emprunte les couleurs. Lors qu'elle manque de force & de pouvoir pour nous faire agir, la Gloire vient à son secours & nous tire de nôtre moleffe & de nôtre indolence. Le desir de la Gloire a pû faire de grands

V

Ho-

liberté & pour la Patrie que les *Suiffes* l'An 1316. Seize cent Suiffes remportèrent une célèbre Victoire sur une Armée formidable du Duc d'*Autriche*. Le Champ de Bataille de *Morgarten* est le vrai Berceau de leur Liberté. Cette Journée ne fut pas moins favorable aux *Suiffes* que celle des *Termopibes* le fut aux *Grecs*.

Homes, selon le Monde, come il a perfectionné les Arts, que nos besoins ont enfantés.

La Providence semble à cet égard compa-
tir à nôtre foiblesse, en laissant à nôtre va-
nité le soin de soulager nos peines, & de
nous délivrer de nos Misères. *Hercule &*
Thésée, animés par la Gloire, ont combatu &
détruit des Monstres, qui nous auroient
peut être dévorés. Ils trouvoient plus de
douceur de s'oposer à la Mort, que de vivre
sans Gloire.

Par une illusion ordinaire à l'Home, on
s'imagine que tout ce qui est glorieux est lé-
gitime. On ne voit pas qu'un Edifice qui
n'est fondé que sur la Vanité est aussi fragile
qu'elle. Qu'est ce qu'une Gloire qui ne dure
qu'un instant; qui dépend des Evénemens,
& du caprice des Homes? On croit marcher
dans une route sûre, parcc quelle est belle,
& l'on tombe dans un afreux précipice. Je
n'en veux pour preuve que *César & Alexan-*
dre, qui selon la plûpart des Homes, ont
fait de si grandes Actions. La Mort tragique
& funeste de l'un & de l'autre nous montre
dans quel abîme peut conduire une fausse
Gloire.

Je ne vois rien de solide, rien de grand,
rien de glorieux, que ce qui a la Justice
pour base & pour apui. Ne prenons donc
pour Guide que le seul Devoir; lui seul peut

produire des Actions, aussi nobles aussi généreuses que légitimes; lui seul a droit de nous conduire à l'immortalité. Soions assés sages pour préférer des Vertus obscures à des Vices éclatans. En vain *Alexandre* a vaincu *Darius*, subjugué le puissant Roiaume de *Perse*, & poussé ses Conquêtes jusques aux *Indes*, je ne vois en lui qu'un Usurpateur. En vain *César* se rend Maître de *Rome*, & force le Peuple le plus fier & le plus jaloux de la Liberté, à respecter son pouvoir, je ne vois en lui que le Destructeur de sa Patrie.

*Des Villes prises, brulées,
Cent Peuples réduits aux fers,
Héros! ces sanglans trophées
Sont l'efroi de l'Univers.*

*Non, ce n'est point la Victoire,
Qui seule, assure la Gloire
Des Trajans, & des Titus:
Un Prince guerrier, mais juste,
Par son Glaive est moins auguste,
Qu'il ne l'est par ses Vertus.*

Suposons un Roi qui ne soit conduit que par le Devoir, Heureusement il n'est pas nécessaire de sortir de l'Europe, & même de notre Siècle, pour trouver ce beau Modèle; vous verrez les Arts les Sciences, le Commerce & la Paix fleurir sous son Règne. Comme il sera chéri de son Peuple, & qu'il n'aura que des Guerres justes, il trouvera dans ses

Sujets des Défenseurs ardens & fidèles ; leur prospérité sera la sienne , & son bonheur réciproquement fera la félicité publique. On dira , nous serons affés heureux si le Ciel nous conserve un si bon Prince ; on se félicitera de vivre sous son équitable Empire. Comparés à ce Roi sage & pacifique *Charles XII* , fameux par des Victoires & des Conquêtes , qui désolèrent son propre Pais , & n'auroient fait bientôt de la *Suède* qu'un vaste Désert , si ce Prince n'eut trouvé l'écueil de la gloire à *Pultowa* , & la fin d'une vie toujours agitée devant *Frédéricshall*.

*Un Torrent tombe , & dans la rage
Renverse , désole , ravage
L'espérance du Laboureur :
Tel d'un Conquérant homicide ,
Qui ne prend que l'Orgueil pour Guide ,
Rien ne peut calmer la fureur.*

Cependant , par un aveuglement funeste , nous réservons toute nôtre admiration pour des Qualités brillantes , mais dangereuses ; tandis que nous dédaignons des qualités utiles , seules digne de l'Home. On met la gloire où elle n'est pas , & on ne la voit point où elle est. On la place dans une Valeur machinale , dans un Courage féroce , né d'un sang enflamé & d'un tempéramment impétueux : On la fait consister dans l'aquisition des Dignités & des Richesses , qui nous

éblouissent , mais qui sont hors de nous , & on la méconnoit dans l'exercice des Talens , des Connoissances & des Vertus , qui fait seul nôtre véritable grandeur. Qu'arrive-t'il d'une erreur si dangereuse ? C'est que cette fausse Gloire s'évanouit come une ombre ; elle tombe & se dissipe avec ces mêmes richesses & ces mêmes Dignités, sur lesquelles elle s'apuoit , & dont la perte fatale ne sert qu'a nous faire mieux sentir nôtre éblouissement , nôtre foiblesse , & nos misères.

Insensés que nous sommes ! La vraie grandeur réside-t'elle dans des Trésors immenses , dans des Titres fastueux , ou dans des Victoires & des Conquêtes arrosées de Sang ? Tout cela est étranger à l'Home , & n'a qu'un éclat faux & passager. La Gloire des Riches & des Chefs des Nations , ne peut-elle éclater que par nos calamités ! Ne seront-ils grands qu'autant que nous ferons petits ! C'est bien pis lors que les Dignités sont attachées aux Richesses , & qu'elles y mènent : Come l'Argent conduit à tout , on fait tout pour en aquerir.

Home ! tu desires la Gloire , & ce desir est naturel & légitime ; il est come le Sceau de la dignité de ton Ame , & de la grandeur de ta Vocation , & de tes espérances ; mais aprens que rien ne t'avilit d'avantage que l'Orgueil , & que rien ne t'élève plus que la pratique de

tes Devoirs. Home ! Voilà ta destinaion ; voilà la noble Carrière que la vraie Gloire ouvre à tes yeux. Elle seule peut produire des Actions dignes d'un Etre Sage & intelligent ; les autres ne sont bones que pour la parade & pour le Théâtre. Mais les Homes sont plus empressés à paroître grands , qu'à l'être en éfet ; ils aiment mieux exciter l'admiration , que mériter l'estime ; leurs foibles Vertus ont besoin d'apui & de tèmoin pour se soutenir ; il leur faut des échafaudages qui les étalent aux Spectateurs : On veut être l'Idole que le Monde encense ; dussent nos Adorateurs renverser l'Autel que nous avons exigé à nôtre Orgueil , dussions nous être écrasés sous ses ruines .¹ Ecoutons sur ce sujet , Montagne ; *Ce n'est point pour la parade que nôtre Ame doit joier son rôle , c'est chés nous , au dedans , où nuls yeux ne voient que les nôtres ; mais par je ne sai quelle fatalité, la Vertu sone je ne sai quoi de plus grand & de plus actif que de se laisser conduire doucement a la suite de la Raison, par une complexion heureuse.* ¹ Ce qui est l'éfet du Devoir porte l'empreinte de la Réflexion & du choix ; au lieu que ce qui est l'ouvrage d'une fausse Gloire est produit par une impulsion matérielle & étrangère. On n'est courageux que parce qu'on n'a pas assés de sang froid pour être poltron ; on n'ouvre sa main pour être liberal , que

parce qu'on n'a pas la force de la fermer ,
pour être avare.

L'Home trouve l'honneur à faire le bien ;
la pratique de nos Devoirs impose un respect mêlé d'amour , plus fort , plus vrai , plus constant , que celui qui n'est causé , que par la terreur des Armes. Au milieu de la fureur des *Vêpres Siciliennes* , un seul *François* , nommé *Des Porcellets* fut épargné , parce qu'il étoit vertueux. Le vicieux même ne peut s'empêcher d'aimer & d'honorer la Vertu.

Que ce que l'on nomme grand nous paroitra petit , quand l'Illusion sera dissipée ! Les Richesses ont des ailes & elles s'envolent ; les Dignités n'ont qu'un éclat trompeur & fugitif ; les Roïaumes & les Empires se précipitent les uns sur les autres ; la Terre , elle même , ce theatre de Vanité , passera come un Tourbillon. L'Home , qu'est-il ? Un point imperceptible sur la Terre. Et qu'est ce que cette Terre , si on la compare à la vaste étendue de l'Univers ? L'Home alors s'évanouit , & se perd , en quelque sorte , dans le Néant. La Mort arrachera tous nos vains Trophées ; elle éfacera jusques aux traces de ces Titres pompeux dont se glorioit nôtre Orgueil : S'il en reste encore quelques vestiges , ils seront moins un Monument de nôtre gloire , que de nôtre néant.

Que dis-je ! Le Tems , d'une aile légère, emportera jusqu'au souvenir de nôtre Nom. Un peu de poussière couvre l'Home le plus puissant , ainsi que le plus abject : De toutes les Conquêtes du Héros , il lui restera à peine quelques pouces de terre , lui qui aspireroit à dominer sur le Monde entier. *Saladin*, illustre par sa Valeur , & par ses Conquêtes , fit porter , au lieu de Drapeaux , le Drap où l'on devoit l'ensevelir. Celui qui tenoit cet Etendart de la Mort avoit ordre de crier à haute voix. *Voilà ce que Saladin , Vainqueur de l'Orient remporte de ses Victoires.* Il ne reste du grand Home que le Souvenir de ses bones Actions.

L'amour du Devoir a cet avantage sur le desir de la Gloire, c'est que ce Guide ne nous égare jamais ; c'est qu'il nous éclaire sans cesse , qu'il est toujours avec nous ; toujours prêt à nous donner de sages Conseils , dans tous les âges , dans tous les états , & dans tous les événemens de la Vie. Il resserre les nœuds de la Société , que le desir immodéré de la Gloire ne brise que trop souvent. Il influe sur nôtre Santé , sur nôtre Réputation , & sur nôtre Fortune. Il nous fait aimer la Tempérance , l'Equité , la Paix & le Travail ; par là il nous garantit des Maladies , de la Pauvreté , du Mépris qui est la juste punition des Vices. Il nous défend encore de

ces troubles cruels qui agitent la Vie humaine. Si l'amour du Devoir ne peut nous procurer un calme parfait, il nous donne du moins la force de lutter contre la Tempête, & le courage nécessaire pour ne point abandonner le Gouvernail. Au milieu de l'Orage il nous montre le Port, & fait luire à nos yeux une douce espérance. O! que l'amour du Devoir a d'influence & de charmes, sur un Cœur bien fait, sur un Esprit droit & éclairé.

Voulés vous encore un exemple du vrai Héroïsme? On ne sauroit trop les multiplier, parce qu'en montrant aux Homes de grands Modèles, on leur donne de grandes Leçons, & peut être les meilleures qu'on puisse leur donner; du moins, sont elles les plus propres à faire impression. Je n'irai pas loin chercher mon Héros, la Suisse me le fournira. Chacun fait que *Rodolphe de Habsbourg*, premier Empereur de la Maison d'*Autriche*, étoit de la Nation Hélvétique, mais chacun ne fait pas qu'il étoit très digne d'en être, non seulement par sa Valeur, mais par une grandeur d'Ame, qui ne lui permit point d'oublier que le Courage, doit être dirigé par le Devoir. Il fut élevé à l'Empire l'an 1273. *Ottocare III.* Roi de *Bohême*, Prince très puissant, refuse de lui rendre Homage, parce que *Rodolphe* avoit été en quelque sorte à son Service,

aiant été son Maître d'Hôtel. *Je ne dois rien à Rodolphe*, dit-il, quand on l'invita à le reconoitre pour son Supérieur, *je lui ai païé ses Gages*. L'Empereur fut obligé de le combattre pour se faire obéir. *Ottocare* fut vaincu & forcé de faire un hommage lige à *Rodolphe*, mais il ne voulut le faire que sous un Pavillon, dont les Rideaux devoient être fermés, pour lui épargner une mortification publique. *Ottocare*, dit M. de Voltaire dans ses Annales de l'Empire, s'y rendit couvert d'Or & de Pierreries. *Rodolphe*, par un faste supérieur le reçoit avec l'Habit le plus simple; mais au milieu de la Cérémonie les Rideaux du Pavillon tombent & font voir aux yeux du Peuple & des Armées, qui bordoient le Danube, le superbe *Ottocare* à genoux, tenant ses mains jointes entre celles de son Vainqueur, qu'il avoit si souvent nommé son Maître d'Hôtel, dont il devenoit le Grand Echançon. Je doute qu'*Alexandre* parut plus grand, lors qu'il vit à ses pieds la Mère, la Femme & les Filles de *Darius*.

Ce qui marque mieux la générosité de *Rodolphe*, c'est que le fier *Ottocare* aiant honte d'une humiliation si publique, & cherchant à se venger, recommença la Guerre; mais l'Empereur remporta sur lui une Victoire complète, & *Ottocare* fut tué dans la Bataille. Le Vainqueur qui étoit le Maître de s'emparer de

ses Etats, les laissa au Fils du Vaincu, le jeune *Venceslas*. C'est ain si qu'*Alexandre* ayant vaincu *Porus*, & l'ayant fait son Prisonnier, lui rendit la Liberté & la Courone.

Ces grands Homes ne croioient pas que tout ce qui est permis par les Loix fut légitime. Toutes les règles de l'Equité ne sont pas renfermées dans le *Code* & dans le *Digeste*. L'amour du Devoir se fait sentir également dans les Ames nobles, dont la Renommée a consacré les Actions. Les mêmes principes ont dirigé leur conduite dans tous les lieux, & dans tous les tems. C'est à eux auxquels ils doivent une Gloire indépendante, & au dessus des Richesses, des Titres, & des Dignités. Ils sont par leurs Vertus, plus que par leur Rang, dignes de comander au reste des Homes

Oposons à l'exemple de *Rodolphe de Habsbourg*, celui de *Louis Fiesque*, Noble Génois. On sentira mieux la différence qu'il y a entre l'amour du Devoir & le desir de la Gloire. *Fiesque* étoit jeune, riche & ambitieux: Il desiroit passionément la Gloire & sacrifia tout pour l'obtenir. Il savoit qu'elle n'a fait que trop souvent un grand Home d'un Usurpateur. *André Doria*, qui n'étoit pas insensible aux charmes de la Gloire, mais qui leur préféroit les beautés du Devoir, venoit
de

de délivrer *Gènes* du joug des *François* *. A peine cette Ville jouissoit elle des douceurs de la Liberté, que *Fiesque* voulut la faire retomber dans la Servitude, & la foumettre à la Domination, en rendant Esclave son Libérateur même. Pour parvenir à ce but, & exécuter son projet, il flata le Pape PAUL III. & le fit entrer dans son Complot, en lui promettant beaucoup plus qu'il ne pouvoit tenir. Il corrompoit les Citoïens zélés, en leur montrant la Liberté sous l'apas de la Licence & d'une égalité absolue & imaginaire, dans le tems même qu'il formoit le hardi & coupable projet de s'élever au dessus d'eux, en devenant leur Maître. Déjà ses Complices avoient fourni leur Plan criminel; déjà ses Satellites se preparoient au Massacre de ceux qui oseroient leur résister, ou que leur Chef avoit pros crit, déjà un silence farouche anonçoit l'heure fatale, qui devoit remplir *Gènes* de Morts & de Sang. Déjà le Glaive cruel étoit tiré, & on le plongeoit dans le Sein des Citoïens les plus fidèles. L'Epouse de *Fiesque* se réveille au bruit des Armes; mais plus encore aux cris des Meurtriers & des Mourans. Elle embrasse son Mari, qui fait ses efforts pour lui échaper. *Laissez moi sortir*, lui dit il, d'une voix qui marquoit en même tems sa

ten,

tendresse pour elle & la fureur qui l'animoit. Ces cris que vous entendés sont ceux de la Victoire. Aujourd'hui je ne serai plus, ou je serai le Maître de mes Ennemis & de mes Concitoyens. Il est beau de régner sur ce debris des Loix. Quel horrible projet ! s'écriat-elle, en embrassant ses genoux & en les arrosant de larmes. Il est plus facile de séduire & d'émouvoir les Citoyens que de les calmer. Vous serés peut-être la première Victime immolée à l'Ambition. Je vois les plus afreux Précipices ouverts sous vos pas, & vous êtes prêt d'y tomber. *Fiesque* l'interrompit brusquement. Il ne voit point l'abime qu'elle lui montrait, & il court où la Gloire l'apelloit.

Doria voit son Neveu tomber à ses pieds, en lui demandant vengeance. Ce grand Home lui même, respectable par tant de Victoires, & plus encore par son amour pour la Patrie, ne pût dérober sa Liberté, & sa Vie, aux Conjurés, qu'en prenant la fuite, & en sortant d'une Ville, dont il avoit rompu les Fers.

Fiesque triomphoit ; ses Ennemis étoient ou morts ou fugitifs ; le Sénat tremblant lui demandoit la Paix, & atendoit de lui sa destinée. Le succès sembloit justifier la Conspiration, & changer en Vertu héroïque le plus grand des Crimes ; mais la Providence ne voulut pas le laisser impuni.] *Fiesque* pas-

soit d'une *Galère* à une autre , pour assurer sa Conquête , & doner ses ordres ; le pied lui glisse ; il tombe dans la Mer , & il se noie , sans que Personne osat , ou pût le sauver. Tous ses projets ambitieux s'évanouirent avec lui. Au lieu de la gloire qu'il espéroit d'aquerir, sa Mémoire & son Nom furent flétris : Une Mort prématurée & tragique fut suivie de la honte qu'elle méritoit , & qui acompagne ordinairement le desir immodéré de la Gloire. Sa Famille même fut envelopée dans son infortune , & fut proscrire.

Un Esprit Sage & Philosophique est ennemi de cette enflure : Il n'aime que ce qui est naturel, conforme à l'Ordre, à la Raison, & au bien de la Société.

Quel avantage n'aurois je point, s'il m'étoit permis de changer un moment l'état de la Question , & de la tourner d'un autre côté , en examinant si le desir de la Gloire peut nous procurer un bonheur aussi constant , & aussi solide que l'amour du Devoir ? C'est-ici où les avantages & le triomphe du Devoir sur la Gloire seroient sensibles & manifestes. La Gloire est un Tiran, qui nous tourmente sans cesse , & ne nous laisse aucun repos ; nous la croïons près de nous , & elle s'éloigne ; nous ne la voions presque jamais qu'en perspective : C'est une Ombre fugitive ; nous nous flatons de la saisir , &

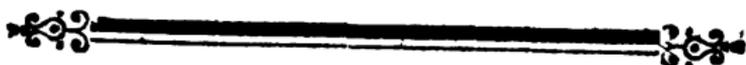
nous n'embrassons qu'une Nuée. De là nos inquiétudes & nos regrets! Nous aspirons à un Titre ou à une Dignité; nous faisons jouer toutes fortes de ressorts pour l'obtenir, & nous n'avons pas honte de faire les plus grandes bassesses pour paroître grand. Un Rival fort, je ne sai coment, de l'obscurité; plus heureux ou plus habile, il nous suplante, & nous avons la douleur de le voir revêtu de la Charge ou de la Dignité qui étoit l'objet de tous nos desirs. On veut dominer & l'on est esclave de l'Ambition. D'ailleurs l'Home qui desire passionément la Gloire ne done aucunes bornes à ses espérances: Et seroit il possible de les remplir? La Terre entière n'a pas assés de biens & de grandeurs pour le fatisfaire. L'Ambitieux meurt enfin, en cherchant toujours, & ne jouissant jamais. Semblable à *Tentale*, il est dévoré d'une soif ardente, que tous ies Fleuves du Monde ne pourroient apaiser. Celui-ci nous éface par ses Richesses & ses Equipages; celui là nous éclipse par ses Talens, ou par sa Noblesse. Quelle mortification! Non. L'Home ne peut trouver de repos, de vraie félicité, que dans l'amour du Devoir, & dans sa pratique; autrement il sera sans cesse le jouet des préjugés & des Passions. Il n'a pas moins besoin de redresser, de corriger les sentimens erronés de son Cœur, par la conoissance de

ses Devoirs , que de rectifier les égaremens de son Esprit , par les lumières de la Raison , & par l'expérience. Un Home attentif aux Loix du Devoir & qui se plaît à les observer , jouit d'une satisfaction fort au dessus de celle que procurent les Richesses & les Dignités. Se présente-t'il pour un Emploi , dont il est capable , il est charmé qu'un autre obtienne la préférence , & il le voit , sans jalousie , élevé au dessus de lui. Il félicite la Patrie de ce qu'elle a dans son sein des Persones plus dignes que lui d'exercer les Charges publiques: Il trouve plus de douceur à obéir qu'à commander. Content de la médiocrité de son état , il ne cherche point à l'améliorer par des voies que dicte l'Avarice , ou la fausse Gloire , mais que le Devoir condamne. Le Pape ADRIEN conoissoit , par expérience , la vanité des Grandeurs humaines. Il fit mettre cette Epitaphe sur son Tombeau ; *Ci git ADRIEN , qui n'estima rien de plus malheureux , que de commander , & qui , après de violentes agitations dans le Monde , n'a trouvé du repos que dans le Sépulcre.* Ce n'est pas que je méprise la Gloire que produisent de grandes Actions & des Talens supérieurs. Ils ornent nôtre Siècle , qu'ils immortalisent , & nôtre Patrie , qu'ils rendent célèbre. Un Ami de *Philippe* , Roi de *Macédoine* , le pressoit de

dé-

détruire *Athènes*, fameuse par les Sciences & par les Beaux-Arts; *T pensez vous*, dit-il, *de proposer à un Roi, qui fait tout pour la Gloire, d'en renverser le Théâtre.*

Enfin, l'Home, qui aime son Devoir plus que la Gloire, la trouve dans le crédit, dans la réputation que donne la Vertu, & dans l'estime qu'elle lui procure. Il goute une joie pure, & sans mélange, & meurt sans trouble, & sans remors, puisqu'il a vécu sans crime.



P R O J E T

D'une Nouvelle Edition du NOUVEAU-TESTAMENT, avec les Reflexions morales de R. P. PASQUIER QUESNEL abrégées.

A Mr. F.

M O N S I E U R.

CE grand nombre d'Editions du *Nouveau Testament du P. Quesnel*, presque aussitôt épuisées que rendues publiques, le soin qu'on a eü de traduire en diverses Langues les Réflexions qui l'accompagnent, l'approbation de tant d'illustres Prélats, de tant de savans Docteurs; de tant de Théologiens pieux, des deux Comunions, qui ont si souvent recommandé la lecture de ce Livre, annoncent

mieux son mérite, que tout ce que l'on en pourroit dire. S'il a été condamné par un Patti, il a été défendu par un autre, dont les intentions paroissent aussi pures qu'éclairées.

Cet Ouvrage, unique dans son genre, excellent dans ses vues, admirable dans son exécution, a servi & sert encore dans les Dévotions particulières d'un grand nombre de Fidèles de l'Eglise *Protestante*. Nous ne manquons pas, il est vrai, de secours pour l'intelligence de l'ECRITURE SAINTE; mais vous conviendrez sans peine, *Monsieur*, que nous n'avons rien qui ressemble aux *Réflexions morales* du P. *Quesnel*. Il est des Auteurs, qui se sont atachés à expliquer le sens littéral; d'autres ont publié d'utiles Paraphrases; des troisièmes ont donné des Instructions & tiré des Conséquences. Critiques, Interpretes, Paraphrastes, il n'en est aucun qui ne mérite des éloges & de la reconnoissance. Tous, dans différentes vues, & par différens moiens, éclaircissent le Texte: Tous éclairent l'Esprit. Mais, le dirai je, aucun ne parle au Cœur, come le P. *Quesnel*. Nulle part le Langage du sentiment, come dans ses *Réflexions morales*. On ne devient pas Musicien par la lecture de l'explication des Règles de la Musique. Quelle douceur! Quels attraits! Quelle onction! Quelle éfufion d'une Ame touchée, remplie & toute pénétrée! Qui pour-

roit lire ces Réflexions sans sentir son Cœur émû, enlevé de la sphère des choses sensibles à la méditation concentrée des Sujets les plus sublimes? Quelle chaleur se comunique à un Esprit attentif à cette lecture? C'est là lire l'ÉCRITURE SAINTE, cette Source inépuisable de toutes les Idées vraies & de tous les mouvemens purs, avec fruit, avec sentiment, avec des retours salutaires sur soi-même, avec une application continuelle de ce qu'on lit à son propre état & à ses besoins. C'est une lecture toute pratique, qui de l'Esprit passe au Cœur, règle la Volonté & dirige les Actions. Comment la grace du Seigneur JESUS n'accompagneroit-elle pas une lecture faite avec assiduité, dans des dispositions si salutaires? Lecture, disons le, *Monsieur*, plus nécessaire que jamais dans ce Siècle malheureux, où la Piété a si peu de vrais Partisans & la Révélation tant d'Ennemis dangereux.

Sans cesse, cet Auteur, vraiment Chrétien, travaille, en humiliant l'Homme, à le ramener à la dépendance de Dieu, Auteur unique de tous les Dons parfaits: Sans cesse, en lui peignant ses maux, il le conduit à CHRIST, Médecin charitable de toutes les Maladies de notre Âme: Par tout il cherche à nous inspirer un Amour pur & ardent pour un Dieu souverainement bon & aimable, un attachement universel & constant à toutes

les Vertus come le seul moien de plaire à l'Être parfaitement Saint *.

Je le fai, *Monsieur*, on a acufé les *Réflexions morales*, de donner dans l'entoufiasme. Jamais reproche plus redouté qu'il l'eft de nos jours : Entoufiasme dans les Sentimens, Entoufiasme dans les Expressions. Mais quoi ? Des Sentimens d'amour pour fon Dieu, & de reconoiffance pour fon Sauveur, un ardent defir pour la Grace, un atachement vif à la Vertu, un véritable détachement des Objets terrestres, ne font-ils pas fondés en raifon, convénables aux objets qui les excitent ; proportionés à leur nature & à leur impreflion fur un Cœur fenfible ? Quoi encore ? Des expreffions fortes, énergiques, afforties aux chofes, puisées dans le Stile même des Prophètes & des Apôtres, pafferont-elles pour un *jargon*, que la fauffe délicateffe de nos jours ne fauroit fouffrir ? Si c'eft là de l'Entoufiasme, qu'il eft beau, qu'il eft agréable de s'y livrer ! Ce reproche ne décèle-t-il point la froideur des Sentimens, l'aridité du Cœur la tiédeur du Zèle de ceux qui le font ? Des affections vives, fortement exprimées, les mouvemens
fincè-

* Voila les vrais préfarvatif contre l'Irréligion & le Vice. Voiez Discours de Mr. de *Haller* fur l'Irréligion. p. 98.

sincères d'un Cœur touché, peints avec autant de simplicité que d'énergie ; des Sentimens qui, pour être rares, n'en sont pas moins raisonnables ; Voilà ce que je trouve , où l'on croit découvrir de l'Entoufiasme , & , pour franchir le mot , du Fanatisme. Qu'un Peintre , qu'un Musicien , expriment les Idées & les Sentimens qu'excitent la vûe d'un Tableau bien fini , ou l'ouïe d'un Concert bien exécuté ; quel *jargon* , pour un Home qui n'est point initié dans les mystères de ces beaux Arts , ou , dont l'Ame n'est point de nature à être affectée par ces objets ? Hélas ! dans les choses spirituelles, l'Home animal ne comprend pas mieux les choses qui se rapportent à Dieu. On ne fauroit doner des notions de certains Sentimens à ceux qui ne les éprouvèrent jamais ; on ne peut même mieux les faire conoitre à ceux qui les éprouvent qu'en les renvoiant à ce qu'ils sentent. Heureses les Ames faites pour ces Afections , à qui ces mouvemens , produits par la Grace , ne sont point étrangers !

Malgré l'excellence des *Réflexions morales*, avouons le , *Monsieur* & très honoré Frère , un Protestant se trouve quelquefois embarrassé dans cette lecture ; sa Foi y est souvent ataquée , & s'il n'est pas bien instruit, il peut, sinon être ébranlé , du moins être interrompu & distrait. Trop souvent l'Auteur , rem-

pli des idées de sa Comunion, trouve ses Dogmes, où ils ne furent jamais. Plus on a fait d'effort pour rendre sa Doctrine suspecte, plus aussi s'attache-t-il à montrer la conformité de ses idées avec celle de Rome, qui le condamne; &, s'arrêtant ainsi à la Controverse, il s'éloigne du grand but qu'il devoit uniquement se proposer. Jusques à quand lira-t-on l'Écriture, pour y trouver l'appui de ses Opinions, ou la confirmation d'un Système déjà formé? Oh! puissions-nous enfin, perdant de vue tant de Contestations, si contraires à l'Esprit de CHRIST, & au dessein de l'Évangile, nous unir au moins, pour puiser, dans cette Source commune, des Sentiments de Tolérance, de Support, de Charité, seuls Principes d'une réunion, si souvent tentée sans succès, & toujours si digne de tous nos Vœux!

Oter donc des Réflexions du P. *Quejnel* tout ce qui sent l'Esprit de Parti, ou la Controverse, tout ce qui peut éloigner les Cœurs, au lieu de les rapprocher, ce seroit, je pense, & je crois que vous penserez, *Monsieur*, comme moi, rendre un service essentiel, non seulement au commun des Protestans, mais encore à tous les Fidèles de l'une & de l'autre Comunion. C'est le Chrétien pieux, qui doit toujours parler, & jamais, ni le Catholique, ni le Protestant, conformément à ces Dog-

mes particuliers , qui les séparent , & qui trop souvent les aigrissent.

A ce premier changement à faire dans cet Ouvrage , ajoutons en un second. Ce fidèle Serviteur de *Christ* , Prêtre plein de zèle , sentant les besoins de ceux de son état , & conoissant leurs devoirs , s'atache à les leur représenter avec force. Il y re vient trop souvent , & sans même que les Paroles du Texte l'y conduisent directement. Quelqu'édifiantes que soient ces Réflexions , qui allongent un Ouvrage , qui , pour être entre les mains de plus de Persones , devrait être plus court , elles peuvent être , ou retranchées , ou abrégées , dès qu'elles sont déplacées.

Les Avertissemens , les Préfaces , les Témoignages & Mandemens en faveur de cet Ouvrage , la Table des Lectures qui se font à la Messe , pendant toute l'Année , le Latin de la Vulgate , qui est dans une des Marges , l'Indication des Lectures , qui est à l'autre marge , tout cela formera une troisième sorte de retranchement à faire dans la nouvelle Edition , pour abrèger l'Ouvrage. Ceux à qui ces choses peuvent servir , les retrouveront toujours dans les Editions de 1728. & de 1747. que nous ne voulons pas rendre inutiles.

Entraîné par les mouvemens d'un zèle , qui ne s'affujettit pas toujours à certaines règles de l'exactitude du Discours , ce Père fait

quelquefois des Réflexions étrangères à la matière principale , ou qui paroissent peu liées avec le Texte , qui leur a donné lieu. Le langage du Cœur n'est pas si mesuré que celui de l'Esprit ; celui qui l'examine est toujours meilleur Juge, que celui qui l'emploie. C'est ici sur tout où il est vrai de dire , qu'il est plus aisé de corriger que de produire. On pourroit donc encore se permettre une quatrième sorte de retranchement ou de correction. Mais il faudroit user de cette liberté très sobrement & uniquement lors que les Réflexions ou les Expressions paroistroient évidemment manquer d'une certaine exactitude & alonger l'Ouvrage, sans beaucoup de nécessité. Car c'est à la briéveté, que je voudrois qu'on s'étudiât, dans la réforme de cet excellent Ouvrage. Dans les dernières Editions , on a mis dans le Corps des Réflexions , ce qu'on a trouvé à la Marge de l'Exemplaire du P. *Quesnel*. Peut-être n'eût-il pas fait tout imprimer , s'il eut été le Directeur de cette nouvelle Edition, qui se fit après sa mort.

Quelquefois il paroît que les Chefs sont trop multipliés. Il faut avoir une vûe particulière , pour apercevoir ces nuances légères, qui échappent à des Observateurs moins subtils. Distinguer tant d'Articles, dans une suite d'Observations, c'est souvent donner lieu à la confusion des Idées, pour vouloir les

rendre distinctes & surcharger le Lecteur , en pensant le soulager. Il faudroit donc encore , en cinquième lieu , supprimer quelques unes de ces Distinctions ou de ces Numeros trop multipliés , & lier d'une manière naturelle ce qui se trouveroit séparé.

Les Divisions générales des Chapitres de l'Écriture Sainte & l'indication de leur contenu sont ordinairement bien faites. Nous les suivrons ; mais les Versets de l'Écriture , sur lesquels roulent les Réflexions , sont quelquefois mal à propos séparés ; de sorte que le Sens & les Périodes sont souvent coupés : Dans ce cas , il conviendrait , en sixième lieu , de les rapprocher & de réunir les Réflexions, en les mettant aussi tout de suite.

On ne trouve pas dans l'Ouvrage du P. *Quesnel* , des Explications littérales, quoi que souvent nécessaires pour l'intelligence du Sens de l'Écriture Sainte *. Des Notes fort courtes , dans les seuls cas , où le Sens resteroit sans cela obscur, ne devoient-elles point, *Monsieur* , être ajoutées çà & là ? Ce seroit un septième changement à apporter à cette Edition : Il ne faudroit pas les multiplier. Elles devoient être bien choisies , placées à
 propos

* Voiez ce qu'il dit lui même à cet égard page VII. & VIII. de la Préface du T. V. Edit. de 1728. & de 1747.

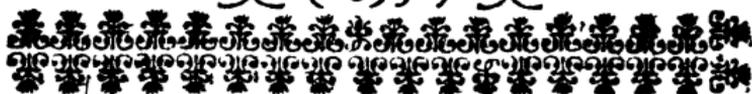
propos, & être exprimées avec beaucoup de précision. L'Ouvrage doit être abrégé & non pas chargé. Il est destiné au comun des Fidèles, il faut ménager leur tems, leur paresse & leur dépense.

L'Auteur a suivi la *Version de Mons*, retouchée par tout ou le Grec se trouvoit éloigné de la *Vulgate*. Ne seroit-il pas à propos enfin de corriger ça & la cette *Version*, par tout où il y auroit quelque différence de quelque importance avec le Texte Sacré ? On fait que c'est par complaisance, ou par ménagement que cet Ecrivain s'étoit déterminé à suivre la *Vulgate*, en s'éloignant de la *Version de Mons* & du Grec.

Voilà, *Monsieur*, huit fortes de changemens qui rendroient, je pense, le Nouveau Testament du P. *Quesnel* plus généralement utile. Je voudrois savoir ce que vous en pensez, & ce qu'en pense le Public. Je suis &c.

B. le 20. Novembre 1755.

E. B.



L E T T R E

De Mademoiselle de L. à M. de M.

VOUS voulés , *Monfieur* , que je vous dife mon fentiment fur la petite Difpute qui s'eft élevée à l'ocafion du Difcours de *Mr. Rouffeau* fur l'inégalité des Homes. Il ne m'appartient pas , à moi qui ne fuis qu'une Femme , de décider entre les Combatans qui ne me prendront certainement point pour Arbitre. Mais come cette Lettre n'eft que pour vous , je vous dirai mon Avis avec franchise, perfuadée , qu'il ne tire point à conféquence.

Il me paroît d'abord que l'Auteur qui a traité cette Queftion , *Tout eft bien* , & qui de là a fait , je ne fai comment , une Courfe fur le fameux *Mr. Rouffeau* , auroit pû le ménager un peu plus. Il le traite come un de ces forts Athlètes , qu'on peut combattre à toute outrance ; il paroît même , à travers certains traits qui lui font échapés , qu'il eftime fon Adverfaire , & qu'il n'en veut qu'à fon Roman , qui eft ingénieux , mais affés fombre ; auffi l'Auteur l'apelle-t'il , *l'Ebauche de fes triftes Réveries* , & *Mr. de Voltaire* , un *Livre contre le Genre-Humain*. Il faut convenir que les Homes , la Société & les Beaux-Arts y font bien mal traités , & qu'on ne feroit dégradé.

avec plus d'Esprit les Sciences, & l'Humanité. Mais peu de Santé, & peut être de Fortune, avec beaucoup de Probité, & d'élevation d'Esprit, peuvent faire regarder come mauvais & dangereux, ce que nous autres Gens du Monde regardons come bon & légitime.

On ne sauroit me persuader qu'un Antre sauvage, vaille mieux qu'une bone Maison où je suis à couvert des Voleurs, des Vents, & de la dent des Bêtes féroces. Mon Lit avec un bon Duvet me paroît meilleur qu'un verd Gazon. Quoi que je sois acoutumée à une nourriture fort simple, j'aime mieux un Poullet, & du Pain, que du Glând & des Légumes. Pour me couvrir je préfère une Etofe à des Feuilles. Je ne suis pas ennemie d'une Eau claire & limpide; j'ai pourtant obligation a ceux qui m'aportent de si loin du bon Café, qui me réveille & me réjouit. J'écoute avec admiration ce qu'on me dit de leurs Voiages, de leur industrie. Je ne suis pas moins étonnée quand on me parle de ces gros Vaisseaux, qui semblent assujettir les Vents & les Ondes: Mais je crains aussi que ceux qui les gouvernent ne soient pris par ces Couquins de Pirates, qui n'épargnent Personne, pas même celles de mon Sèxe, qu'ils ont la barbarie de renfermer dans un Serrail, come on enferme des Oies dans une Cage, pour les engraisser.

Je ne redoute pas moins ces imbéciles Sauvages, qui dévorent les Gens. Les Cruels! Je ne puis les souffrir depuis que j'ai lû dans *Cleveland*, qu'ils eurent l'inhumanité de faire rôtir une Femme & sa Fille. C'est pour cela que je serois très fâchée que l'Auteur du Discours sur l'Inégalité des Homes allât parmi eux. Quoi qu'il soit leur Ami, qu'il vante fort leur simplicité & leur ignorance, il est trop habile & trop savant pour ces Gens là. Ils pourroient lui faire un mauvais parti, pour le punir d'être plus éclairé qu'eux, & de peur que sans le savoir, & malgré lui, il ne leur comuniquat ses talens & ses lumières; car tout cela est contagieux. Ce seroit pourtant dommage que cetEcrivain eût une destinée si mauvaise. Quoi qu'il fasse gloire d'être un peu Misantrope, il nous loue si bien, & si galamment, dans la belle Préface de son Discours! Il assure que *Genève* sa Patrie, doit aux Femmes l'Union & laPaix qui y règnent, qu'elles en sont les Gardiennes, & qu'elles en ont formé les noeuds & tiffu les liens. Jamais on ne fit mieux leur éloge; & ceci vaut bien une des belles Scènes du *Devin de Village*. Il faut bien croire l'Auteur sur sa parole, car il est très véridique. On nous acuse mal à propos, d'être la source de tant de Guerres: On parle sans cesse d'une certaine *Hélène*, qui fut la cause de celle de *Troie*. On

ne dira plus que nous faisons toujours du mal ; Mr. *Roussseau* a la générosité de prendre notre défense & de publier que nous faisons beaucoup de bien. L'admirable Ecrivain que ce Mr. *Roussseau*, je l'aime, c'est un Home singulier, & extraordinaire ; un Home come il n'y en a point.

Des Chicaneurs ne manqueront pas de dire, *mais Genève n'est pas en Amérique, il y a apparemment dans cette Ville des Loix & des Magistrats qui y maintiennent l'Ordre & la Concorde* A cela, je répondrai que l'autorité des Loix blesse des Persones libres, des Citoyens, des *Homes*, come les appelle Mr. *Roussseau*, au lieu que l'obéissance qu'on rend aux Femmes est d'autant plus douce, qu'elle est volontaire ; les Chaines sont bien legères & faciles à porter, quand on ne sent pas leur poids. Relisez, je vous prie la Préface de l'Auteur. Il dit, sur la Domination des Femmes, sur l'Empire quelles ont sur les Homes, de si jolies choses ! Aussi jamais je n'ai lû Roman avec plus de plaisir, & je veux faire graver ces Maximes en Lettres d'or. C'est dommage que ses périodes soient un peu longues ; mais cela prouve qu'il a la Poitrine bone. Tout ce que je crains, c'est qu'on ne fasse à l'Auteur une petite Objection. On lui dira peut-être ; Vous voulés établir une parfaite égalité entre les Homes, & vous mettés les Femmes

au dessus d'eux ! Cela détruit l'égalité !
 Qu'importe ? Nous n'abuserons pas de nôtre pouvoir , come ces Riches , qui s'élèvent au dessus de leurs Egaux , sur des Monceaux d'Or ou d'Argent ; ou come ces Ambitieux ; qui forcent les autres à être petits , pour paroître grands ; ou come ces Savans qui pour s'élever au dessus de la Terre montent au Ciel , pour épier le Cours du Soleil & des Planètes.

Pour moi je me borne à contempler la Nature , & ses merveilles ; mais sans dédaigner l'art, qui l'imite quelquefois si heureusement qu'il semble la surpasser, ou vouloir, du moins lutter contre elle. Lors même que la Copie est inférieure à l'Original , j'admire l'intelligence de l'Ouvrier & . . . Mais je me rapelle que l'Oracle a décidé , que raisonner est d'un Animal dépravé , & je ne veux pas l'être.

Atendés , je suis pourtant affés de l'avis de nôtre Auteur. La Raison est bien foible ; le moindre obstacle la fait chanceler , & l'arrête ; elle contrarie tous nos penchans , sans nous faire aimer le Devoir. Vous savés ce que dit Mad. *Deshoulières*.

*Un peu de Vin la trouble , un Enfant la séduit ,
 Et déchirer un Cœur , qui l'appelle à son aide ,
 Est tout l'effet qu'elle produit.*

Cependant si la Raison nous égare , qui nous conduira au bon chemin ? Sera ce la Loi ?
 Mais les Richesses la courbent quelquefois

& leCrédit ne la ploie que trop souvent. L'Équité peut se perdre elle même dans le Dédale de ses Décisions. L'Instinct vaut-il mieux?

Dieu dirige l'Instinct & l'Home la Raison ;
 Or Dieu est un meilleur Directeur que l'Home ; cependant je me défie un peu de l'Instinct ; il est aveugle , & peut aisément nous égarer , il n'est que trop d'intelligence avec nos Passions & nôtre Cœur ; je vois que les Persones de mon Sèxe, qui ont voulu le prendre pour guide , il les a conduit je ne sai où. Si malgré l'Education qu'on nous done nous sommes si mauvais, l'Instinct seul nous rendra-t'il bons ? Mais les Sciences ! . Ha ! nous voici retombés dans leLabirinthe que je voulois éviter , & dont Mr. *Rousseau* tache de nous garantir. Voiés si les Savans & les Gens de Lettres sont moins corompus que les autres ? Sont-ils moins vindicatifs & moins colères, plus indulgens pour les défauts d'autrui , plus attentifs à corriger les leurs, & plus févères pour eux mêmes ? Une heureuse Ignorance est la compagne de la Vertu ; la simplicité de Mœurs est la Gardienne de l'Innocence. Pourquoi venir nous dire que l'*Age d'or* n'est qu'une belle Fable ; que les Homes ont toujours été les mêmes ; que les Passions sont nécessaires à certains égards , & que Dieu peut tirer le bien du mal ? Bone leçon pour les Homes ! On me dira peut être ;

*Ainsi lorsque le Ciel est couvert de nuage ;
Un jour par succède à l'orage.*

Après les Règnes afreux de *Néron* & de *Caligula*, on a vû les jours fortunés de *Trajan* & de *Titus*, qui ont été les délices de leurs Sujets.

N'importe, je regrette toûjours cet Age d'or, qui n'est plus. Je me représentois dans un Berceau de *Jasmins* & de *Chevrefeuils*, environée d'Animaux de toute espèce, bondissans sur l'Herbe naissante, & broutant la Feuille & les Fleurs. Combien d'Oiseaux, qui par leurs Chants célèbrent la naissance du Monde & les bienfaits du Créateur ! Que ce Spectacle est beau ! qu'il est varié & ravissant ! Pourquoi baissés vous la toile, & dérobes vous à mes yeux cette magnifique Décoration ? Mais cette Allée de *Mirthes* & d'*Orangers* me reste encore. Je m'y promène, & je l'admire. Une seule chose m'étonne ; ces Arbres ne sont pas d'une hauteur égale ; aucun ne se ressemble ; qu'elle variété surprenante !

L'un fort & vigoureux lève sa tête altière,

L'autre foible & courbé, rampe dans la poussière.

En seroit-il de là Nature, come des Hommes, & l'égalité parfaite ne se trouveroit-elle nulle part ?



LA VÛE D'ANET*,

P O È M E.

Non largius usquam indulfit Natura sibi.
Stat. Sylv. Lib. I.

Pour aquiter chez toi la dette de mon Cœur,
ANET, me fufit-il de chérir ta mémoire ?
Quand tu fais tout pour mon bonheur ,
Ne ferai-je rien pour ta Gloire ?
Non : Je veux par ces Vers célébrer tes Atraits.
Je veux , que l'Univers te conoiffe & t'admire.
Les Dieux vont inspirer ma Lyre :
En chantant tes Apas , je chante leurs Bienfaits.

Je fais , que loin d'ici sur la Rive charmante ,
Où l'Eure enfle ses Flots des Ondes de l'Iton ,
Il est un autre ANET , dont la gloire éclatante)
Jusqu'à ce jour , obscurciffoit ton Nom **.
Azile des Amours , contre le bruit des Armes ,
Il emprunte de l'art mille agrémens divers :
Diane l'orna par ses Charmes ,
HENRI par ses Tréfors , Voltaire par ses Vers.
Mais que d'un fier Rival l'orgueilleuse parure

Ne

* Anet , Village du Comté de Cerlier ; dans le Canton de Berne

** Voici la Description d'Anet sur l'Eure , dans la Henriade Chant IX. Il voit les Murs d'Anet , batis aux lords de l'Eure.

Ne t'arrache jamais quelque indigne murmure ;
 S'il fut longtems le Favori d'un Roi,
 Tu feras pour jamais celui de la Nature ;
 Et ce Sort vaut bien mieux , croi moi :
 Ses Dons sont plus constans ; sa Faveur est plus sûre.

Quelle Scène champêtre atire mes regards !
 Quels traits, quelles couleurs brillent de toutes parts !
 Assis sur le penchant d'une douce Coline
Anet comande en Roi la Campagne voisine :
 Ces Plaines , ces Vallons , ces Champs , ces Eaux,
 ces Bòis ,
 Tout ici reconoit sa puissance absolüe :
 Son Empire s'étend aussi loin que sa Vue ;
 Servir à ses plaisirs , c'est vivre sous ses Loix.

Habitans de ces Lieux , chéris de la Nature
 Des Peuples du Midi ne soies pas jaloux :
 La Lumière du jour n'est point chez eux plus pure ;
 Le Souffle des Zéphirs n'est point chez eux plus
 doux.

Le Ciel, sur ces Côteaux, versa des biens sans nombre,
 Jouissés des Trésors , que ce Climat produit.
 L'Orme vous offre ici la fraîcheur de son ombre ,
 La Rose son parfum , & la Vigne son fruit.
 Le Voyageur surpris admire ces Rivages :
 Il ne se flate point de retrouver ailleurs
 De si belles Moissons , de si riches Fetillages ,
 Ni des Champs émaillés de si diverses Fleurs.
 Son Oeil se perd au loin dans une P aine immense
 Qu'un Tapis, toujours vert , couvre en toute Saison :
 Un Bosquet s'y fait voir , de distance en distance ,
 Tel , qu'une Isle qu'enferme une Mer de Gazon*.

* *Intté de Pope Windsor Forest. v. 28. Like
 verdant Isles.* Y y. 2

Ici , coule sans bruit une Onde fugitive :
 La Prairie , à longs traits , s'abreuve de ses Eaux.
 Tandis que ses Brébis s'égarant sur la Rive ,
 Le Berger dort en paix sur un Lit de Roseaux ,
 Là , monte dans les Airs une Forêt tranquile.
 Le Pin , qui l'embélit , s'élève avec fierté :
 Il fait , que nous bravons, par son secours utile,
 Les glaces de l'Hiver , & les feux de l'Eté.

L'Olimpe avec raison s'étonne de ses pertes *.
 Ses Dieux l'ont quité sans retour :
 On ne les verra plus sur les Cimes défertes :
 C'est chez nous désormais, qu'ils vont tenir leur Cour.
 Pan, suivi de Troupeaux, habite nos Montagnes ;
 Pomone nos Vergers , & Flore nos Jardins ;
 Bacchus , sur ces Coteaux fait mûrir nos Raisins ;
 Cérès de ses faveurs courone nos Campagnes ;
 Jupiter dans nos Cieux a fixé son séjour :
 Quelque bienfait nouveau l'annonce chaque jour.

Tantôt armé des feux de son Tonnerre,
 Il épure les Airs, il rafraichit la Terre ,
 Et d'un germe trop lent, il hate les progrès :
 Tantôt couverte aux yeux du monde,
 Du voile obscur d'une Pluie féconde,
 Il fait fleurir nos Champs , & reverdir nos Prés.

Mais parmi la Troupe immortelle,
 Pourquoi ne vois-je point le brillant Apollon ?
 Faut-il pleurer toujours son absence éternelle !
 Veut-il rester lui seul dans le Sacré Vallon !
 Ah! vien; cède à nos Vœux, vien, Dieu de l'Harmonie,
 Comble par tes faveurs le destin de ces Lieux ;
 Ajoute à tous les biens , qu'ils ont reçus des Cieux,

* Ces huit premiers Vers sont imités de Pope Windsor Forest. v. 33. Not proud Olympus yields a nobler Sight.

Le charme des Beaux-Arts & les Dons du Génie.
 Nos Cœurs vont voler tous au devant de tes loix.

Quitte la Terre infortunée,
 Où la belle *Daphné* t'atachoit autrefois :
 Ainsi qu'aux Rives du *Pénée*,
 Tu trouveras chez nous des Bois,
 Des Antres frais, des Sources pures,
 Des Nymphes, des Grottes obscures,
 Et des Echos, pour répondre à ta voix.

Mais un nouveau Théâtre s'ouvre.
 Suivons de ces Lointains le contour spacieux.
 Quoi ! l'Univers entier paroît-il à mes yeux ?
 Il n'a point de beautés, qu'ici je ne découvre.
 Quelle foule d'Objets à mes regards offerts !
 De fertiles Vallons, des Rivages déserts,
 De tranquiles Hameaux, des Cités orgueilleuses,
 Des Climats habités par des Peuples divers,
 Des Monts portant au Ciel leurs crêtes sourcilleuses,
 Des Plaines, des Forêts, des Rivières, des Mers !

Que ce Spectacle est grand, que cette Vue est belle,
 Quand le Printems, suivi de sa nombreuse Cour,
 Vient rendre aux Prés leurs Fleurs, ses Chants à
 Philomèle,
 A l'Ormeau sa Verdure, & son éclat au Jour !
 Que ce Tableau me plait, que ce coup d'œil m'en-
 chante,
 Quand l'Autone, à son tour, fait germer nos Guérêts,
 Adoucit du Soleil la lumière éclatante,
 Et peint de pourpre & d'or le faite des Forêts !

S'il est un Malheureux, qu'un noir fouci dévore,
 Qu'il vienne ici goûter le calme du Matin ;
 Qu'il vienne reposer sur ce Coteau voisin,
 Lorsqu'au Jour renaissant, la Terre brille encore.

Des pleurs, que, sur son Fils, verse la tendre *Aurore* ;
 Il verra fuir bientôt l'objet de son chagrin.
 S'il est un Sage encor, que son dessein contente,
 Qu'il vienne ici du Soir respirer la fraîcheur,
 Qu'il vienne, parcourir ce Bosquet enchanteur,
 Lorsque près de quitter cette Côte riante
Titon parç les Cieux d'une couleur changeante ;
 Il sentira bien mieux le prix de son bonheur.

Mais c'est peu de n'offrir qu'une confuse image
 D'un Sujet si vaste & si beau !
 Finissons quelques traits de ce riche Tableau :
 Puis-je choisir ceux qui plairont d'avantage !

Que ne vit-il encor, que n'est-il parmi nous,
 Ce Mortel, dont les Sons te paroissent si doux,
 O ! Forêt de *Windsor*, quand il chantoit tes Ombres !
 Que sa main, sur ces Champs eut recueilli de Fleurs !
 Qu'il eut peint ces Côteaux de brillantes couleurs !
 Mais il est descendu, sur les Rivages sombres.
 Lieux dignes de sa voix, non, n'espères plus rien,
Pope a subi le sort de tout ce qui respire :
 Et ses Ecrits sont le seul bien,
 Sur qui la Mort ait perdu son Empire.

Quels traits de feu partent sans fin
 De cette Masse d'eaux à mes pieds étendue ?
 Quel est cet immense Bassin,
 Dont le brillant Cristal réfléchit vers la Nüe
 L'Image du Soleil sur les Flots suspendue ?
 Semblable en tout à l'Océan,
 De ses bornes en vain l'Oeil cherche au loin la trace :
 Tantôt un calme heureux aplanit sa surface :
 Tantôt son sein troublé s'élève en mugissant.
 Les Abîmes obscurs de ses Grottes profondes,
 Nourrissent loin de nous de nombreux Habitans :

On peut voir chaque jour cent Pavillons flotans ,
 Que le soufle des Airs fait voler sur ses ondes.
 On trouve sur ses bords des Langages divers ,
 Des Cultes opofés, des Contumes contraires ;
 Et quand les Aquilons ravagent l'Univers ,
 Souvent, hélas , souvent des Mortels téméraires
 Ont illustré ses Eaux par de tristes revers.
 A ces traits éclatans reconoi ton Empire ,
Nelchâtel, c'est ton Lac que je viens de décrire.
 Deux Maitres, je le fais, le tiennent sous leurs Loix ;
 Mais c'est à toi, sur tout, qu'il aime à rendre hommage ;
 Tu lui prêtes ton nom ; tu pares son Rivage ;
 Tu permets à ses Bords de répondre à ta voix ,
 Lorsque de FREDERIC tu chantes les Exploits.

Mais parmi les Objets, qui s'ofrent à ma vûe,
 Il en est un surtout, qui doit fixer nos yeux.
 C'est ce Mont orgueilleux, dont la cimè toufue,
 Garantit nos Jardins de l'Aquilon fougueux *.
Jule, il porte ton Nom ; c'est affés pour sa gloire,
 Ainsi que Toi, rabaisant ses Rivaux ,
 Nous le verrons toujours fidèle à ta mémoire

Y y 4.

Faire

* *Le Mont Jule. Divers Indices font foi, que c'étoit la place d'un Camp ou d'une Forteresse des Romains. Mais la Tradition, qui rapporte ce fait aux tems de Jules César, n'a pour appui que le nom du lieu. La Ville de Cerlier, est assise au pied de la Montagne & au bord du Lac de Bienne. On voit encore sous l'eau, les ruines d'une Cbauffée faite de grosses pierres, qui joignoit au Continent une Isle à la distance au moins d'une Lieue. Les Habitans appellent cette Cbauffée, la Voie Romaine. Nos Géographes lui donnent une étendue très considérable. Voyez Plantin, Article Petinesca.*

Faire fléchir sous lui ces timides Coteaux.
 On prétend , que *César* , vainqueur de l'*Helvétie* ,
 Déploïa dans ces lieux ses brillants Etendarts :
 Et pour mieux assurer les fers de ma Patrie ,
 Entoura ces Hauteurs de superbes Remparts.
 Témoins toujours vivans de ce Temps mémorable ,
 Les Chênes de ces Bois atesteront ces faits :
 Pour ce Héros fameux , pleins d'un respect durable ,
 Ils conservent encor l'image de ses traits.
 C'étoit le Règne alors de l'heureuse *Ausonie* :
 Tout adoroit ses Dieux , & tout suivoit ses Loix.
 Les Montagnes , les Champs , les Rivières, les Bois,
 Rien n'osoit résister à son puissant génie.
Cerlier , ton Lac surpris admira leurs travaux ,
 Lorsqu'il vit ces *Romains* , fiers Arbitres du Monde,
 Sous des Rocs entassés faire céder ses eaux ,
 Et s'ouvrir une route au travers de son Onde.
 Des Elémens ligués bravant l'effort jaloux ,
 Ces Monumens hardis sont venus jusqu'à nous.
 Mais , si le Ciel permet , qu'ils subsistent encore ,
 Ce n'est que pour montrer aux Mortels malheureux ,
 Quelles sont ces Grandeurs, que nôtre erreur adore ,
 Quels sont ces vains Projets, où s'égarer nos Vœux.
Jule , à quoi t'ont servi ta Gloire sans égale ,
 Tes Bustes triomphans de Lauriers revêtus ,
 Le Nom de Dictateur , les Plaines de *Pharsale* ,
 L'Univers & *Caton* à tes pieds abatus ,
 Le Jour , que tu tombas sous le Fer de *Brutus* ?
 Ah ! tandis que ce Bords de tes anciens ravages
 N'ont conservé qu'à peine un foible souvenir ,
 Ils ont vu mille fois renaître leurs Feuillages ,
 Et fleuriront encor aux Siècles avenir.

Quittons , il en est tems , les Bois & les Montagnes.
 Je vois couler la *Broye* à travers les Roseaux.
 Laissons errer nos yeux sur ces nombreux Canaux ,

Qui vont porter son onde à nos vertes Campagnes,
 Et former dans la Plaine un Labyrinthe d'eaux.
 La Naisade se plaît dans ces fraîches Prairies *.
 Elle s'y plaît surtout dans la belle Saison,
 Dès que l'Astre du soir paroît sur l'Horison,
 Elle sort quelquefois de ses Grottes chéries,
 Pour respirer ici sur le tendre Gazon.
 Elle voit à ses pieds, dans l'Onde transparente,
 La Nüe se mouvoir, le Saule s'agiter,
 La Brébis folatrer sur la Mouffe naissante,
 L'Azur des Cieux pâlir, le Soleil nous quitter,
 Et Diane avancer dans sa Course brillante.
 La Nimphe, avec plaisir, contemple ce Tableau,
 Quand ses yeux attachés sur ce Miroir fidèle,
 Lui montrent tout à coup, sortant du fond de l'eau,
 L'ombre, d'un Faune afreux, qui paroît derrière elle.
 Pour échapper au Traitre, un instant lui suffit :
 Le Flot s'ouvre : Elle y trouve une retraite sûre,
 Et l'Hôte des Forêts, sur le bord interdit,
 Ne fait s'il doit la suivre en sa Demeure obscure.
 Mais sans vouloir percer les Mistères des Dieux,
 Ocupons nous des biens que nous ofrent ces lieux.
 Tranquile Broye, Onde chérie,
 Que j'aime à suivre tes détours !
 Ton Eau silencieuse, en son paisible cours,
 Présente à mon esprit l'image de ma Vie :
 Elle semble immobile, & s'écoule toujours.
 Ces Richesses, qu'aux yeux vient étaler le Tage **,

* *Imité d'Aufone in Mosell : Idyll : 10.* Hic
 ego & agrestes satyros & Glauca tuentes Nayadas sed
 non hæc spectata ulli, & de Pope *Windfor Forest*.
 v. 209. Oft in her glass the musing shepherd spies.

** *Auri feri ripa beata Tagi.* Ovid. *Amor. Lib. I*
Elog: 15.

Ces Titres , dont tu vois l'*Eridan* décoré * ,
Jamais , je le fais bien , ne furent ton partage ,
Tu ne dus point jouir du pompeux avantage ,
De voir rouler ton Flot sur un Sablé doré ,
Ni l'Ambre découler des Pins de ton Rivage :
Ton Nom , come le mien , devoit être ignoré.
Mais que t'importe, au fond, d'un Rang imaginaire
La Nature attentive à réparer ses torts,
Au défaut de ces biens , t'offre d'autres Trésors.
Tes Bords sont toujours verts, ton Onde est tou-

jours claire :

La Génisse en Autone errante dans ces Champs ,
Préfère à tout Ruisseau ta Source salutaire :
Mille tendres Oiseaux viennent chaque Printems
Charmer par leurs acords ta Rive solitaire ;
Et nos jeunes Amans, de leur bonheur jaloux ,
Ne confient qu'à toi leurs plaisirs les plus doux.
Coule , coule sans fin , Rivière fortunée ,
Rempli dans tous les tems ta douce destinée ;
Embéli ces Cantons , enrichi nos Vergers ;
Sois l'espoir des Troupeaux , & l'amour des Bergers†.

Mais sur ce Bord lointain qu'est-ce que je découvre ?
Je vois un Toit obscur , qu'un If funèbre couvre :
Son aspect porte aux Sens je ne sais quelle horreur :
Un Sentiment confus s'empare de mon Cœur **.

* Fluviorum Rex Eridanus, *Virgil. Georg. Lib. I. Les Sœurs de Phaeton furent changées sur ses bords en Arbres , qui distillent l'Ambre* Voirs Ovid. *Metam. Lib. II. v. 354.*

** La Chapelle de Morat. On y a déposé les Os de tous les Bourguignons tués à la Buzaille , que Charles le Hardi perdit contre les Suisses en 1476. avec cette Inscription. *Exercitus Caroli, Burgundiæ Ducis, ab Helvetiis coesus, hoc sui Monumentum reliquit.*

Ah , je me reconois! *Morat* , voici la place ,
Où d'un Prince orgueilleux , tu confondis l'audace.

C'est dans ces Plaines , qu'autrefois.

Tu vis fuir , acablé du poids de sa disgrâce ,

Ce *CHARLES* , le Rival & la terreur des Rois.

Fier des faveurs de *Mars* , Arbitre des Batailles ,

Il vouloit à ses pieds voir tomber tes Murailles :

Tes Habitants captifs devoient subir sa Loi.

Funeste illusion , qu'un seul jour sût détruire !

Ignoroit-il , hélas ! dans son fatal delire ,

Quels étoient ces Heros , qui combattoient pour toi ?

Je crois les voir encor marcher à la Victoire :

Le Fer étincelant brille de toutes parts ;

Deux Chifres enlaffés parent leurs Etendarts,

La Haine des Tirans & l'Amour de la Gloire :

L'ardeur de triompher précipite leurs pas ;

Chacun d'eux , en soi même a mis sa confiance ;

Leur tranquille fierté paroît dans leur silence :

Ils vont donner la mort , & ne la craignent pas.

Déjà . . . Mais dois-je ici rappeler la mémoire

Des terribles effets de leur ressentiment ?

Non ; bien mieux que mes Vers , ce sombre Monument

Des coups qu'ils ont frappés , saura tracer l'histoire.

Toi , que les caprices du Sort

Conduiront quelque jour sur ce fameux Rivage ,

Passant , suspens ta course ; admire cet Ouvrage :

Tu vois le Temple de la Mort.

Le Silence & la Crainte en gardent seuls l'Entrée ;

Le Hazard & l'Oubli seuls y règlent le Rang ;

Ses Murs sont teints de noir , & ses Portes de sang ;

D'un jour pâle & mourant sa Voute est éclairée ;

Une Grille d'airain n'offre aux regards surpris

Que des Monceaux de Cendre éteinte ,

Et des Tas d'Ossemens blanchis ,

Qui de ce triste lieu combtent la vaste enceinte :

Sur un Marbre gravés ces Mots frappent les yeux :

D'un Conquérant altier les Légions cruelles
 Pour nous doner des Fers ont envahi ces Lieux ;
 Voici le souvenir qui nous est resté d'elles.

Charmante Fauve , agréable Forêt ,
 Qui ne se plairoit pas sous ton heureux ombrage ,
 Tu charmes tout à tour par un apas secret
 L'Amant & le Berger , le Poète & le Sage.
 Le Berger t'entretient de sa félicité :
 Tu flates chez l'Amant le songe , qui l'abuse ;
 Le Sage dans ton sein trouve la vérité ;

Le Poete y cherche sa Muse ;
 Mais surtout le Chasseur parcourt souvent ces Bois.
 Aux Hôtes des Forêts il vient faire la guerre :
 La Dryade frémit au bruit de son tonnerre ;
 Et l'E ho , de ses Chiens , répète au loin la Voix.
 Ah ! tandis que *Phœbus* éclaire encor la Plaine ,
 Et fait secher nos Fleurs par l'ardeur de ses traits,
 Suivés moi , *Chers Amis* , sous ce Feuillage épais.

Sans tenir de route certaine ,
 Allons ensemble errer dans ces Bocages frais.
 Quand tout semble languir sur la Terre embrasée ,
 On retrouve toujours, sous ces Arbres touffus ,
 L'haleine du Zéphir , l'éclat de la Rosée ,
 Et cette obscurité , chère au Fils de *Vénus* .
 Je conois les détours de cet Azile sombre.
 Avançons sans rien craindre à travers ces Ormeaux.
Chloé souvent ici vient dormir seule à l'ombre ,
 Et ce Sentier toujours la ramène aux Hameaux.
 Mais , dès que le Soleil , caché sous l'Onde humide ,
 Aura fait fuir du Jour l'éclat trop passager ,
 Malheur à tout Mortel , imprudent & léger ,
 Qui n'atant que la Nuit pour guide ,
 Dans ces Bois écartés osera s'engager.
 Il verra ces Bosquets , à midi pleins de charmes ,
 Se changer tout à coup en Labirynthe affreux :

Son Ame abandonée à de noires alarmes,
 N'y reconoitra plus le Siège de nos Jeux;
 Des Fantomes trompeurs viendront troubler sa vüe;
 Des Piéges imprévus vont naitre en son chemin;
 Ces Forêts à ses yeux paroîtront sans issue,
 Cette Nuit sans Aurore, & ses peines sans fin.

C'est ainsi que j'errois au milieu des ténèbres,
 Le Jour, qu'un sort jaloux m'égara dans ces Bois.
Eglé, mon cœur ému par mille objets funèbres,
 Croïoit t'aimer alors pour la dernière fois.
 En vain ma Voix plaintive invoquoit l'assistance
 De ces Chênes muets, qui ne m'entendoient pas:
 Je ne trouvois par tout que cet affreux silence,
 Qu'on dit règnent sans cesse au séjour du Trépas.
 Je n'espérois plus rien dans ma peine cruelle,
 Quand *Diane* en ces lieux, fit luire son Flambeau:
 Non, jamais ta Clarté ne me parût si belle;
 Déesse, ton Secours m'arracha du Tombeau.
 Sans doute *Endymion*, dormant sous un Bocage,
 T'atiroit sur ces bords dans cet heureux moment*.
 Ah! qu'*Eglé* doit chérir ton goût pour ce Volage:
 Tu cherchois ton Berger; tu sauvas son Amant.

Vous dont l'aspect sombre & sauvage
 Nous rapelle l'Hiver, même au sein de l'Été;
Alpes, sacrés Remparts de nôtre Liberté,
 Je veux, que vôtre Nom pare aussi cet Ouvrage.
 D'un Climat triste & rigoureux
 Vous m'ofrés l'image cruelle.
 L'Oeil ne trouve chez vous que des Rochers affreux,
 Que couvre une Glace éternelle.
 Mais la Paix pour demeure a choisi vos Valons,

* *Endymion a Luna consopitus dicitur ut eum dormientem oscularetur.* Cic. Tusc. Quæst. Lib.I.

Et sa Divinité, dans cet heureux Azile,
 Fait éclore des Fleurs sur un Sable stérile,
 Et change en doux Zéphirs les fougueux Aquilons.
 Le Berger de ces lieux bénit son sort sans cesse :
 Que peut il desirer ? Il goûte en ce séjour,
 Les plaisirs du Travail, les douceurs de l'Amour,
 Et les attraits de la Sagesse ;
 Il boit de fraîches Eaux ; il respire un Air pur :
 Son Troupeau le nourrit de son Lait salutaire.
 Tantôt il dort en paix au fond d'un Antre obscur ;
 Tantôt il entretient un Echo solitaire.
 Libre dans ces Deserts, sans soin sur l'avenir ;
 Il fait que nos Grandeurs ne sont qu'une Ombre vaine,
 Et qu'il en coûte moins de peine,
 De ne pas les chercher que de les obtenir.
Alpes, les Dieux toujours vous furent favorables :
 On ignore les biens qu'ils ont versé sur vous ;
 Mais moins ils sont connus, plus ils seront durables :
 Cachons les à jamais à des Voisins jaloux.
 Déjà, déjà *Haller*, en célébrant vos charmes ;
 N'a que trop deffillé les yeux de l'Univers :
Apollon même alors partagea vos alarmes,
 Et ne lui pardona qu'en faveur de ses Vers *.
 Siège d'un Peuple heureux, Montagnes fortunées,
 Puisse-je encor long-tems vous voir & vous chérir.
 Le Ciel à votre sort lia mes destinées :
 Je devois près de vous naître, vivre & mourir.
 Ah ! si jusqu'à présent mon Cœur vous fût fidèle,
 S'il porta sans murmure un joug pour lui si doux,
 Souffrirés vous qu'un jour, inconstant & rebelle,
 Il se lasse des biens, que je trouve chez vous ?

* Le Poème sur les Alpes de Mr. Haller, qui
 reconnoitra ici quelques Vers de son Ouvrage, imités
 par l'Auteur.

Non, non, les vains attraits d'une Côte inconnüe,
Ne sauroient m'arracher à nos heureux loifirs;

Ainsi que vous bornés ma vüe

Vous bornerés toujourns mes vœux & mes desirs.

Que ton fort est flateur ! Que ta Gloire est extrême !

Aret, joui long tems de tes brillants destins :

Beni toujourns du Ciel la Clémence suprême :

Il t'enrichit des Dons, qu'il te fait à toi même ;

Il t'embélit par ceux qu'il fait à tes Voifins.

Et vous, heureux Mortels, dont les paisibles heures

Coulent dès le Berceau dans ces douces Demeures,

Conoiffés tous vos biens, fâchés en profiter:

Vous cultivés ces bords fans trouble & fans alarmes ;

Mais vous fentiriés mieux leurs charmes ,

Si come moi bientôt vous deviés les quitter.

Adieu ; ne craignés pas que l'éclat de nos Villes

Eface dans mon Cœur l'image de ce lieu :

Adieu, rians Côteaux ; Adieu, Forêts tranquiles;

Adieu, Champs émaillés ; Ruiffeaux chéris, Adieu !



NOU.

* *Imité de Pope IV. Past. Winter. v. 90.*
Farewell ye sylvan crew:



NOUVELLES LITÉRAIRES.

COLLECTION ACADEMIQUE, composée des Mémoires, Actes ou Journaux des plus célèbres Académies & Sociétés Littéraires étrangères, des Extraits des meilleurs Ouvrages périodiques, des Traités particuliers & des Pièces fugitives les plus rares, concernant l'Histoire Naturelle & la Botanique, la Physique expérimentale & la Chimie, la Médecine & l'Anatomie; traduits en François & mis en ordre, par une Société de Gens de Lettres. Chez François Fournier, Imprimeur à Auxerre.

Cet Ouvrage immense, qui aura plus de 40. Vol. in 4to. dont il en paroît actuellement 3. fait beaucoup d'honneur à la Bourgogne. Il n'a été conçu, entrepris, continué, dirigé, revu, corrigé, approuvé, imprimé, que par des Persones de cette Province, & il est même dédié au Prince de Condé, qui en est le Gouverneur. Avant que de parler de l'Ouvrage même, il est à propos de dire un mot des Auteurs illustres auxquels on en est redevable.

Le premier qui a imaginé ce Recueil est feu M. Berryat, Médecin d'Auxerre, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris. La mort ne lui a pas permis de pousser son travail au delà des deux premiers Volumes. Après sa mort le Libraire

Desventes, de *Dijon*, chercha parmi ses Compatriotes, un Editeur, des Traducteurs, un Censeur & un Imprimeur. Le Censeur est *M. Lavirotte*. L'un des Traducteurs a souhaité, par des raisons particulières de n'être point nommé; „ mais ce qui doit, dit „ l'Editeur, donner une idée avantageuse de „ sa Traduction, c'est qu'elle a été revue avec „ soin par *M. Lavirotte*: La réputation qu'il „ s'est acquise, & son habileté reconüe, non „ seulement en Médecine, mais encore dans „ les diverses Parties de la *Physique*, sont un „ sûr Garant du mérite de cette Traduction.

Les autres Traducteurs sont *Mrs. de Buffon*, *d'Aubenton*, *Larcher*, *Roux*, *Nudault* & *Barberet*. Il faut distinguer deux *Mrs. de Buffon* & trois *Mrs. d'Aubenton*. Ceux dont il est ici question ne sont pas ces célèbres Académiciens si connus dans le Monde savant: *M. le Chevalier de Buffon* est un jeune Home, qui a fait les plus grands efforts pour soutenir dignement le Nom qu'il porte, & l'Education la mieux raisonnée, fécondent en lui l'Emulation & les Talens, il s'est rendu capable d'enrichir nôtre Langue des Découvertes de presque tous nos Voisins, en attendant qu'il l'enrichisse des siennes propres.

Outre *M. d'Aubenton*, de l'Académie des Sciences, il y en a deux autres, dont l'un est son Frère aîné & l'autre son proche Parent.

Le premier s'est chargé des Articles qui concernent l'Agriculture. Personne n'étoit mieux en état de réussir dans ce travail. Il réunit sur cette Matière importante, toutes les Lumières qu'il a puisées dans une vaste Lecture, & dans une Pratique longue & réfléchie, dont il fait depuis long-tems son unique plaisir. Le second s'est attaché principalement à l'Anatomie comparée. Il a étudié cette belle partie, non dans les Livres des Anatomistes, mais dans le nombre prodigieux d'Animaux de toute espèce, que M. d'Aubenton, l'Académicien, a fait ouvrir & d'après lesquels il a fait les Descriptions excellentes que l'on voit dans l'Histoire Naturelle.

M. *Nadault*, Avocat général honoraire de la Chambre des Comptes de *Dijon*, est déjà connu par ses Mémoires sur le Sel & la Chaux; M. *Larcher*, par ses Traductions de l'*Electre* d'*Euripide*, de l'Histoire de *Scriblerus*, des Observations sur les Maladies des Armées; & M. *Barberet*, de l'Académie de *Dijon*, par le Prix de Physique sur l'Electricité, qu'il a remporté à celle de *Bordeaux*.

Ce Recueil est orné de Figures en Tailles douces, magnifiquement gravées.

M. *Gueneau* de *Sémur* en *Auxois*, a présidé à l'Edition. Il a fait l'Epître-Dédicatoire & le Discours Préliminaire, qui est extrêmement long. Il y établit, que c'est par des

Observations & des Expériences, plutôt que par des Systèmes & des Hypothèses, qu'il faut étudier la Nature. Il fait quelques Réflexions sur les avantages & la distribution de ce Recueil, & doné quelques détails de l'origine des Académies. Il est aisé de sentir la grande utilité de cet Ouvrage. Le but de l'Éditeur est de publier toutes les Découvertes faites depuis le renouvellement de la Philosophie, qui se trouvent dispersées dans une multitude infinie de Livres difficiles à entendre & plus difficiles encore à aquérir.

A la tête du Ier. Volume l'on trouve tout ce que l'Académie *del Cimento* de Florence a doné au Public, sous le Titre d'*Essai d'Expériences Phisiques*, avec des Additions de *Muschbroeck* mises en Notes, & précédées de l'Histoire abrégée de cette Académie.

Ce fut en 1657. que *Leopold*, Grand-Duc de *Toscane*, forma cette Académie, qui fut la première fondée en Europe, pour la *Phisique-Expérimentale*. Il traca lui même le Plan de ses Exercices & recomanda particulièrement aux Académiciens de comencer par vérifier les Découvertes célèbres, afin d'en constater de plus en plus la vérité. Les Académiciens suivirent avec Zèle les vûes de leur Souverain. Ils examinèrent un grand nombre de Points de *Phisique* déjà connus &

firent eux mêmes quantité de Découvertes nouvelles. En 1667. ils publièrent le résultat de leurs premières Etudes , sous le Titre *d'Essais*. On ne sauroit trop regretter qu'un travail aussi utile & aussi bien comencé n'ait point eû de suite. Les principales Matières rouloient , sur la Pression de l'Air , le Mouvements des Liqueurs, les Propriétés du Vide , la Vertu de l'Aimant , les Efets de la Lumière , le Son , les Odeurs , le Froid , la Chaleur , la Glace &c. On remarque sur toutes ces différentes Matières , un art particulier de décrire nettement l'appareil des Expériences les plus compliquées , une exactitude scrupuleuse à en exposer les résultats heureux ou malheureux , une répugnance décidées pour les disputes de Mots & des Systèmes prématurés , enfin une méthode vraiment philosophique & aussi dégagées des subtilités de l'ancienne Ecole que des Hypothèses de la nouvelle.

L'Editeur a placé à la tête de ces *Essais* une explication des Instrumens dont l'Académie *del Cimento* s'étoit servie pour faire ses Expériences.

L'Extrait des 20. premières Années du *Journal des Savans* termine le premier Volume du Recueil que nous anonçons. On y a joint l'Histoire de ce Journal , qui est le premier Ouvrage périodique de l'Europe M. de

Salo, Conseiller au Parlement, en fut l'heureux Inventeur. Il en publia les premières Feuilles au commencement de l'Année 1665. sous le Nom d'*Hédouville*, l'un de ses Domestiques. Son projet étoit de faire conoitre au Public tous les Livres nouveaux & d'en indiquer l'usage aux Gens de Lettres. Mais come ce Plan lui parut trop étendu pour un seul Home, il associa à ce travail Mrs. *Chapelain* & *Gombreville* & les Abés de *Bourzeis* & *Gallois*, tous quatre de l'Académie *Françoise*. Le *Journal des Savans* fut d'abord reçu avec aplaudissement; mais quelques raileries vives & amères le firent supprimer presque dans sa naissance. L'Année suivante l'Abé *Gallois* le reprit à la sollicitation de M. *Colbert* & le continua jusques en 1674. Il le négligea un peu dans les dernières Années. L'Abé *de la Roque* lui succéda; mais ses Talens ne répondoient pas à une entreprise aussi vaste. Il fut heureusement remplacé par le Président *Cousin*, Membre de l'Acad. *Franç.* qui, aidé de M. *Regis*, pour les Matières de *Phisique*, augmenta le mérite & la réputation de ce Journal. Il le fit avec succès jusqu'en 1702. que M. l'Abé *Bignon* en confia l'exécution à une Compagnie de Savans: C'étoient, Mrs. *Dupin*, pour la Théologie, *Rassiod*, pour la Jurisprudence, *Andry*, pour la Médecine & la Phisique, de *Fontenelle*,

pour les Mathématiques, & l'Abé *de Vertot*, pour l'Histoire. Leurs Successeurs ont marché sur leurs traces & continuent de donner à tous les Journalistes l'exemple d'une Critique judicieuse modérée & impartiale.

Les 20. premières Années du *Journal des Savans* ont fourni 73. Extraits ou Observations, parmi les quelles il y en a d'extrêmement curieuses, incroyables mêmes, & que nous nous faisons quelque peine de rapporter, quoique l'on assure qu'elles sont constatées par les Témoignages les plus authentiques. Par exemple;

Une jeune Femme sent des picotemens au Sein; elle prie son Mari d'en tirer le Lait, & il en sort un gros Ver, long de 4. Pouces, qui tenoit du Serpent.

Une autre porte dans son Sein un Enfant pendant 26. Ans; elle meurt dans sa 64me Année; on l'ouvre, & l'on trouve dans son Ventre son Enfant mort.

Une troisième accouche à la *Rochelle* de 9. Enfans, tous bien formés, l'Année précédente elle en avoit eû 11. d'une seule Couche.

Une quatrième accouche d'une Grape d'Oeufs atachés les uns aux autres par des petits Filamens. Il y en avoit depuis la Grosseur d'une Lentille jusqu'à celle d'un Oeuf de Pigeon.

Un Enfant de 5. Ans mort à *Lion*, avoit le Cœur placé du côté droit.

Un autre dans le Diocèse de *Mans*, apor-
te en naissant une grande Chevelure blonde,
& à 6. Mois, il a le Corps aussi gros, aussi
formé & aussi velu qu'un Home de 30. Ans.

Un 3me apor-
te en naissant un Bonet en
forme de Capuchon & une Chemise qui lui
descend jusqu'aux Hanches, le tout fait
d'une Membrane fort déliée & formant di-
vers plis.

Dans le Duché d'*Albret*, une Fille de 10.
Ans jette des larmes pétrifiées de la-grosseur
d'une petite Fève & dure come des Cailloux.

Une autre âgée de 20. Ans rend du Lait
par la Cuisse, autant qu'une Nourice par la
Gorge.

Une 4me. à l'âge de 9. Ans acouche en
Flandres d'un Garçon plein de vie.

A la *Martinique* il y avoit un Mönstre,
qui avoit la figure d'un Home bien formé,
jusqu'à la Ceinture, & le reste du Corps fait
come un Poisson.

En *Allemagne*, on trouve une Terre dont
on fait un excellent Pain.

En *Languedoc* un Orage-violent transporte
des Maisons entières, à plus de 20. pas de
distance, au milieu d'une Rivière, sans les
désunir.

En *Bohème*, il croit des Morilles qui ren-

ferment des Pierres métalliques & presque toutes d'Argent.

Le II. Vol. de cette *Collection Académique*, contient les 14. premières Années des *Transactions Philosophiques* de la Société Royale de Londres. Cette Société doit son origine aux Assemblées particulières de quelques Anglois, qui avoient voïagé en France, & avoient pris à Paris chez Mrs. Mommor & Thevenot, l'idée & le goût des Conférences Literaires. Charles II. Roi d'Angleterre, signala les premières Années de son Règne, par les graces qu'il acorda à cette Société naissante, & il mit à son établissement le Sceau de son Autorité Roïale. En 1665. elle comença à publier ses Mémoires, sous le Titre de *Transactions Philosophiques*, & elle les a continué avec un si grand succès, qu'ils forment aujourd'hui un des plus riches Recueils que nous aions en ce genre. Ce Volume contient plus de 500. Observations, dont voici quelques unes des plus singulières.

Une Salamandre aportée des Indes & jettée au Feu, s'enfle, vomit une grande quantité de matières visqueuses qui se répandant sur les Charbons voisins les éteint, & par ce moïen, l'Animal se garantit du feu, pendant près de deux heures.

Un Enfant vient au Monde sans tête & vit durant quatre jours.

Un autre est ataqué d'une Hémorragie, qui le fait saigner pendant trois jours au Nez, aux Oreilles, aux Coudes, aux bouts des Doigts, & aux Orteils, sans sentir aucune douleur. Il mourut peu de tems après, n'ayant presque plus de Sang dans le Corps.

Un Oranger, trouvé dans un Bois de *Florence*, produit en même tems des Oranges, des Limons, & un Fruit moitié Citron & moitié Orange.

Un jeune Home d'environ 20. Ans perdit la vûe aussi-tôt que le Soleil se couche, & ne peut plus se conduire, même dans sa Maison, avec la Lumière du Feu ou de la Chandelle.

Dans le III. Tome on rend compte des *Ephémérides* de l'Académie des *Curieux de la Nature* d'Allemagne. On est redevable de son établissement à un Médecin nommé *Bausch*, qui, rempli de zèle pour les progrès de son Art, imagina de former une Académie dispersée des plus habiles Médecins de l'Europe, & d'établir entr'eux une Correspondance perpétuelle de Découvertes & d'Observations. C'étoit une espèce de Société universelle, qui embrassoit, pour ainsi dire, toutes les autres Académies, puisque la plupart de ses Membres appartenoient aux Sociétés les plus célèbres. En 1679. elle mit au jour le Ier. Tome de ses Mémoires,

intitulés *Ephémérides*. Ce Volume a été suivi jusques à présent d'un grand nombre d'autres. En 1683. l'Empereur *Léopold*, voulant encourager cet établissement, le confirma par des Lettres-Patentes sous le Titre d'*Académie Impériale des Curieux de la Nature*. Cinq Ans après, il lui acorda de nouvelles Prérrogatives & atacha la Noblesse avec le Titre de Comte du *St. Empire*, aux Places de Président & de Directeur.

Les *Ephémérides* ont eü 3. Périodes remarquables. D'abord elles furent divisées par *Décuries*, ensuite par *Centuries* & enfin elles ont pris le Titre de *Mémoires de Physique & de Médecine*. A chacune de ces Epoques l'Ouvrage aquéroit de nouveaux degrés de perfection. Il y a eü trois *Décuries* dont chacune étoit composée de 10. Volumes immenses. Quelques faits bien observés étoient noïés dans un déluge de Citations, de vains Raisonnemens & d'Histoires fabuleuses. On corrigea dans les *Centuries* un grand nombre de ces défauts & les *Mémoires de Physique & de Médecine* ont été faits avec encore plus de discernement. *Boerrhaave* disoit, en parlant de ce vaste Recueil, qu'il seroit à souhaiter qu'on en séparât tout ce qu'il y a de bon & qu'on en formât une Collection choisie. *Si cette Collection, disoit-il, étoit bien faite, il n'est aucun Médecin qui*

put s'en passer. C'est ce que l'on a exécuté dans le III^{me}. Vol. de l'Ouvrage dont il s'agit, qui n'ofre que des choses dignes d'atentions. Voici quelques uns de ses traits les plus surprénans.

Un Curé de *Sileſie* faisoit des éclats de rire si immodérés quand on seroit une sorte de Pâtisserie, fort comune dans ce Pais là, qu'il seroit mort en riant, si l'on n'avoit promptement enlevé le Plat.

Un Garçon Boucher aiant bû de l'Eau corrompüe, sentit pendant plus de 6. Mois de fréquens maux de Cœur dont il ne fut guéri qu'en rendant 3. Crapaux qui s'étoient formés dans son Corps.

Un Eclésiastique perdoit la parole dès qu'il voyoit des Ecrévilles chaudes & la recouvroit à mesure qu'elles se refroidissoient.

La Fille d'un *François*, âgée de plus de 5. Ans, avoit deux Langues depuis sa naissance.

Un Cordonier *Allemand* sentoit depuis plusieurs Années de vives douleurs de Ventre. La violence du mal l'aiant un jour réduit au désespoir, il se donna un coup de son Tranchet au dessous de l'Estomach, dans le dessein insensé d'ouvrir l'endroit où il sentoit de la douleur. Il mourut de la blessure & le lendemain il en sortit un gros Serpent.

Une petite Fille âgée de 7. Ans, dormoit 7. Jours de suite sans s'éveiller.

En 1655. une Femme d'*Augsbourg*, âgée de 22. Ans, avoit tout le Corps & même le Visage couverts de poils crépus, jaunes & legers come de la Laine. Elle avoit outre cela une longue barbe, qui alloit jusqu'à sa ceinture & de longs poils jaunes pendoient de ses Oreilles. Elle se faisoit voir pour de l'Argent.

Une partie des Habitans de l'Isle *Formosa* ont des Quêtes au bas du Dos, qui sont chauves & ont la forme de celles d'un Cochon.

La Femme d'un Meunier *Allemand* accoucha à son terme d'une petite Fille qui paroissoit se bien porter & qui étoit très bien conformée, à l'exception qu'elle avoit le Ventre plus gros qu'elle n'auroit dû l'avoir naturellement. Huit jours après sa naissance, on s'aperçut qu'elle ressentoit des violentes douleurs de Ventre. Elle rendit une Eau teinte de sang, & accoucha ensuite, avec tous les symptômes d'un Accouchement naturel, d'une petite Fille qui étoit de la longueur d'un Doigt. Come elle étoit vivante & avoit la figure humaine, elle fut batifée, mais la petite accouchée & sa Fille moururent toutes deux le lendemain.

Nous

.. Nous finirons ces traits remarquables par la Conversation de deux Vieillards, qui est rapportée dans les Décuries de l'Année 1684. L'un avoit 118. Ans & l'autre 120. Ils se rencontrèrent tous deux à la Haie, ou ils se faisoient voir pour de l'Argent. Le plus jeune alla rendre visite à son Ancien & lui parla en ces terme : „ Nous somes à peu près du „ même âge; car je n'ai que deux Ans moins „ que vous, & j'ai eû la plus grande curio- „ sité de voir un Vieillard qui est mon ainé. „ Je n'ai ressenti jusques à présent aucune in- „ comodité, mais depuis 3. jours que je suis „ ici, j'ai un grand mal de tête & des grandes „ douleurs aux Machoires, desorte que je me „ persuade que Dieu va hientôt me retirer „ du Monde. *Vous vous trompés, mon cher Ami, répond l'Ancien, vous rajeunissés au contraire & vous faites des Dents come les Enfans: La même chose m'est arrivée à 118 Ans, qui est l'age que vous avés.* Ah! je prie le Sei- „ gneur, répond l'autre Vieillard, de ne „ pas me punir au point de prolonger encore „ mes jours. ” Là dessus il quite son Cama- rade, va se mettre au Lit, parce que les dou- leurs devenoient plus vives, & de nouvelles Dents se firent apercevoir succesivement, jusqu'à ce qu'il les eût toutes recouvrées.

LETTRES au Prince Royal de Suède, par M. le Comte de TESSIN, Ministre d'Etat & Gouverneur de ce jeune Prince, traduites du Suédois. A Paris, chez Ant. Jombert, Rue Dauphine MDCCLV. 2. Vol. in 12.

Cette Edition Françoisise est la meilleure de celles qui ont paru. Tout ce qui peut faire rechercher un Livre se trouve dans celui ci. Morale facile & solide, Sentimens élevés, Religion, Vertu, Humanité, Gouvernement, Politique, Art Militaire, Commerce, Oeconomie, Education, Voiages, Sciences, Histoire, Fables ingénieuses, Spectacles, &c; rien est omis de tout ce qui doit nécessairement entrer dans l'instruction d'un Prince, appelé à régir un jour de grands Etats, & à procurer la félicité de plusieurs milliers d'Hommes.

Un des mérites de cet Ouvrage est l'Art avec lequel son Illustre Auteur proportionne ses Leçons à l'âge de son auguste & tendre Elevé. Les 25 premières Lettres ont pour but de le corriger des défauts de l'Enfance, & il le fait avec une adresse singulière. Il ne les reproche pas directement au jeune Prince; mais il feint qu'il a vu quelqu'un né avec les mêmes défauts, & qui en a été puni dans la suite.

A mesure que le Prince GUSTAVE avance en âge, les Lettres de son Gouverneur

deviennent graves, curieuses & importantes. C'est dans les dernières qu'il s'attache aux grands Objets, & où il traite à fond des Connoissances requises pour bien régner. La Félicité des Peuples est sur tout ce que M. le Comte de *Tessin* tâche d'inculquer à son Auguste Elève. Il y revient fréquemment, come au grand Principe, qui devoit animer tous les Souverains, & que l'on ne sauroit trop répéter aux Maitres du Monde.

» Je suis assuré, *Monseigneur*, dit il dans
 » un endroit, que vous deviendrez un Chrétien
 » sans hipocrisie, un Prince sans amour
 » propre, un Juge sans partialité, un Héros
 » sans fierté, un Vainqueur sans orgueil, &
 » rempli d'Humanité; que vous sercz géné-
 » reux dans la Fortune, humble dans la
 » Prospérité, inébranlable dans le Malheur,
 » ferme dans le danger, affable dans le Co-
 » merce de la Vie, modéré dans le Plaisir, réglé
 » dans les Amusemens, prudent sans ascéta-
 » tion, résolu sans entetement, libéral sans
 » prodigalité, magnifique sans luxe, sévère
 » dans la Discipline sans barbarie, l'amour
 » du Peuple, la joie du Peuple, l'ornement
 » du Peuple, la félicité du Peuple, l'espé-
 » rance du Peuple, la protection du Peuple.
 » Avant que de prendre congé des Vanitez
 » de ce Monde, je dirai; conformément à
 » ce Tableau, à mes Concitoïens rassemblés:

Voici le Prince, qui m'a été confié ; voici le précieux Trésor, que mon zèle & ma vigilance vous ont conservé ; voici le digne Rejetton, qui n'a point dégénéré d'une noble Tige ; le voici ce cher Prince, qui sera un grand Roi. Que la Terre repréne maintenant ce qui lui appartient ; mes Os reposeront paisiblement dans son sein. Je desire seulement que l'on grave sur mon Tombeau la vénération inaltérable avec laquelle j'aurai vécu, Monseigneur, De V. A. R. Le très humble &c.

M. le Comte de Tessin dit ailleurs à son jeune Prince: „ Etudiez vous, Monseigneur, „ à être l'Ami des Homes, à ne point blesser „ leurs Cœurs, à ne les combler que de bien- „ faits. Vous ne sauriez croire à quel point „ je suis atristé, moi simple Particulier, „ quand j'ai afigé un de mes Domestiques, „ qui cependant a sa liberté, qui peut re- „ noncer à mon service, & chercher un au- „ tre Maître. Combien un Prince ne doit-il „ pas être touché, quand il a rempli d'amer- „ tume & de douleur le Cœur d'un Sujet, „ qui n'a d'autre protection qu'une Inocen- „ ce muette, & qui, par son Serment de „ fidélité, ne peut changer son sort ?

On trouve aussi, dans ce Recueil, trois ou quatre Réponses du Prince *Gustave* à M. le Comte de *Tessin*. On y voit déjà l'Esprit, la Sagacité & les Progrès du jeune Elève,

ainsi que l'heureux développement des Germes précieux semés dans son Cœur par ses Augustes Père & Mère*, & par son Illustre Gouverneur.

Au reste, quoi que l'Objet principal de ces Lettres soit l'instruction d'un Prince, elles peuvent également être utiles aux Particuliers. Les belles Leçons qu'elles renferment sont à la portée de tout le monde, & chacun peut en profiter. Il n'est point de Père de Famille, qui, en les lisant, ne sente l'avantage qu'il y auroit de les faire étudier & méditer à ses Enfants.

L'ACADEMIE des Sciences; Belles-Lettres & Arts d'AMIENS, célébra, le 25. Août, la Fête de ST. LOUIS, dont le Panégyrique fut prononcé par M. l'Abé MOREL. L'ouverture de sa Séance publique se fit par un très beau Discours, prononcé par M. BISET, Directeur; dans lequel il démontra combien il seroit avantageux, que la Littérature partageât l'Empire qu'elle a sur le Goût, avec les autres Sciences, qui ont un rapport plus prochain au bien de la Société.

M. Baron, Secrét. perpétuel, fit l'Eloge de
 A a a P II.

* Voiez les Lettres de la Reine de Suède, au Prince CUSHAVE son Fils, *Novelliste Suisse Janvier 1755.*
 p. 24. &c.

l'illustre Charles de Secoudat, Baron de la Brede & de Montesquieu. Académicien honoraire, que l'on a eu le malheur de perdre cette Année, & qui est l'objet des regrets de tous les Savans.

On lut ensuite un *Discours préliminaire*, pour servir à un Ouvrage sur l'*Histoire Naturelle*, par Mr. d'Emery; une *Dissertation sur Ursm*, Auteur de la Vie de St. Leger, par M. l'Abé Roulleau; un *Mémoire physique sur la nourriture des Plantes*, par M. Biset; une *Épître en Vers sur l'Homme raisonnable*; par M. Le Piquart.

Le Prix, qui avoit été proposé pour cette Année, fut ajugé à M. Clicquot de Rheims. Le Sujet étoit: *Quel est l'effet de l'intérêt de l'Argent sur l'Agriculture & sur le Commerce?*

Pour Sujets des deux Prix, que l'Académie distribuera le 25. Août 1756. & qui font une Médaille d'Or de la valeur de 300. Livres chacun, elle propose pour le premier. *Quel a été en France l'état du Commerce, depuis Hugues Capet, jusqu'à François I.* Et pour le second: *L'Oeconomie des Matières combustible dans l'usage des Fourneaux, des Foiers, & des Poëles, sans diminuer, ni ralentir les effets du Feu.* Les Ouvrages ne seront reçus que jusques au premier Juin exclusivement. On doit les adresser à M. Baron, Secrétaire perpétuel de l'Académie.



S U I T E

DE LA PROMENADE DE PROVINCE.

Ou *Histoire de MONTVILLIERS.*

O *Romasis*, dans la première Conversation qu'il eût avec son aimable *Silphide*, lui rapella la parole qu'elle lui avoit donnée, de lui raconter l'Histoire du jeune Philosophe, qu'ils avoient vû à la Promenade avec son Epouse & son Ami *. Voici en quels termes elle s'énonça :

Le Philosophe dont je vais vous entretenir, s'appelle *Montvilliers*. C'est l'un des Gentilshomes de ce Voisinage, le plus heureux & le plus digne de l'être. Un Esprit juste, solide ; une Raison supérieure, éclairée ; un Cœur noble, généreux, délicat, sensible ; une Humeur douce, bienfaisante ; un Extérieur ouvert, sont des qualités naturelles, qui le font adorer de tous ceux qui le connoissent. Tranquile Possesseur d'un Bien considérable, d'une Epouse digne de lui, d'un Ami véritable, il sent d'autant mieux les agrémens de sa situation, qu'elle a été précédée des plus tristes revers.

La perte de sa Mère, qui mourut peu de tems après sa Naissance, a été la première

A a a 2

* Journal de Septembre p 376.

& la source de toutes ses infortunes. Son Père, qui se nommoit *Dorneville*, après avoir donné une Année à sa douleur, ou plutôt à la bienfiance, se remaria à la Fille d'un de ses Amis. Elle étoit aimable, mais peu avantagée de la Fortune. L'unique fruit de ce Mariage fut un Fils. Sa Naissance, longtemps désirée, combla de joie les deux Epoux. *Montvilliers* avoit alors quatre à cinq Ans. Il devint bientôt indifférent, & peu après incommode. Il étoit naturellement doux & timide. Sa Belle-Mère, qui ne cherchoit qu'à doner, à son Père, de l'éloignement pour lui, fit passer sa douceur pour stupidité. Elle découvroit, dans toutes ses Actions, le germe d'un Caractère bas, & même dangereux. Tantôt elle avoit remarqué un trait de méchanceté noire ; tantôt un discours, qui prouvoit un mauvais Cœur. Elle avoit un soin particulier de le renvoyer avec les Domestiques. Un d'eux, à qui il fit pitié, lui aprit à lire & à écrire assez passablement. Mais le pauvre Garçon fut chassé, pour avoir osé dire, que *Montvilliers* n'étoit pas si stupide, qu'on vouloit le faire croire, & qu'il aprenoit fort bien tout ce qu'on vouloit lui montrer.

Sa Raison, qui se dévelopoit, une noble Fierté que la Naissance inspira, lui rendirent bientôt insupportables les mépris des Valets,

qui vouloient plaire à Madame *Dorneville*. La Maison Paternelle lui devint odieuse. Il passoit les jours entiers dans les Bois, livré à la mélancolie & au découragement. Acoutumé, dès sa plus tendre jeunesse, à se regarder come un Objet à charge; il avoit pour lui presque autant de haine que sa Belle-Mère, elle même. Tous ses souhaits se bornoient au simple nécessaire. Il ne desiroit que les moiens de couler une Vie paisible dans quelque Lieux solitaire, & loin du commerce des Homes, dont il se croioit incapable.

Ce fut ainsi, que ce malheureux jeune Home passa les quinze premières Années de sa Vie, lorsqu'un jour il fut rencontré dans le Bois où il avoit coutume de se retirer, par un Militaire respectable, plein de candeur, de bon sens, & de probité. Après avoir servi honorablement sa Patrie, pendant vingt Ans, ce digne Guerrier s'étoit retiré dans une de ses Terres, pour vivre avec lui même & y chercher le bonheur, qu'il n'avoit pû trouver dans le tumulte des Armes & des Passions. L'étude de son propre Cœur, la recherche de la Sageffe étoient ses occupations; la Phisique expérimentale, ses amusemens, & le soulagement des Misérables, ses plaisirs.

Mr. *De Madinville*, c'est le nom du Militaire devenu Philosophe, après avoir considéré

quelque tems *Montvilliers*, qui pleuroit, s'avança vers lui, & le pria, avec beaucoup de douceur, de lui apprendre le sujet de son affliction, en l'assurant, que s'il pouvoit le soulager, il le feroit de tout son Cœur.

Le jeune Home, qui croïoit être seul, fut éfraié de voir quelqu'un si près de lui. Son premier mouvement fut de fuir. Mais *Mr. De Madinville* le retint, & renouvela ses instances pour apprendre la cause de ses larmes.

„ Mes malheurs sont sans remède, répondit
 „ enfin *Montvilliers*. Je suis un Enfant dis-
 „ gracié de la Nature; elle m'a refusé ce
 „ qu'elle acorde à tous les autres Homes.

Eh! que vous a t'elle refusé, reprit l'Officier, d'un air plein de bonté? *Loin de vous plaindre d'elle, je ne vois en vous que des sujets de la louer.* Quoi, *Monsieur*, repartit le Jeune-Home, avec naïveté, ne voïés vous pas que je manque absolument d'Esprit? Mon air... ma figure, mes façons... tout en moi ne vous l'annonce-t'il pas? *Je vous assure*, répondit le Philosophe, *que vôtre figure n'a rien que de fort agréable.* Mais, Mon Ami, qui êtes vous, & comment avez vous été élevé? *Montvilliers* lui fit le récit que je viens de vous faire. *J'ai entendu parler de vous*, & de vôtre prétendue imbécilité, lui dit alors le Militaire, *mais vous avez de l'intelligence*, & vous me paroïsez être d'un fort bon Caractère.

Je veux cultiver ces qualités naturelles, vous consoler, en un mot, vous rendre service. Je ne demeure qu'à une lieüe d'ici; si vous ne connoissez pas Madinville, vous n'aurez qu'à le demander, tout le monde vous l'enseignera.

Il faut avoir été aussi abandonné que l'étoit *Montvilliers*; pour concevoir tout le plaisir que lui fit cette rencontre. Il se leva, le lendemain, dès que le jour parut, & ne pouvant comander à son impatience, il vole vers le seul Home qu'il eut jamais trouvé sensible à ses maux. Il le trouva ocupé à considerer les beautés d'un Parterre, enrichi de Fleurs, dont la variété & le parfum satisfaisoient également la vüe & l'odorat. *M. De Madinville* fut charmé de l'empressement de *Montvilliers*, conversa beaucoup avec lui, fut content de sa pénétration, & de sa docilité, & lui fit promettre, qu'il viendrait dîner, chez lui, deux fois la Semaine.

Je n'entreprendrai point, continua la *Silphide*, de vous répéter tous les sages discours, que nôtre Philosophe tint à ce jeune Home. Il lui fit conoitre: Que pour être heureux, trois choses sont nécessaires: *Régler son Imagination, moderer ses passions, & cultiver ses goûts: Que la paix de l'Ame & la liberté d'Esprit répandent un vernis agréable sur tous les Objets qui nous environent: Que la Vertu favorite du Philosophe est une Bienveil-*

lance universelle pour ses semblables, un Sentiment de tendresse & de compassion, qui parle continuellement en leur faveur, & qui nous presse à leur faire du bien : Que cette aimable Vertu est la source des vrais plaisirs; qu'on trouve en l'exerçant, cette Volupté spirituelle dont les Cœurs généreux & sensibles savent seuls conoitre le prix. Montvilliers comprit fort bien toutes ces Vérités. Il fit plus, il les aima. Son Esprit semblable à une Fleur, que les froids Aquilons ont tenu long-tems fermée, & qu'un rayon de Soleil fait épanouir, se dévelopa. Les sentimens vertueux, que la Nature avoit mis dans son Cœur généreux, promirent une abondante Moisson.

Le changement qui s'étoit fait en lui, vint bientôt aux oreilles de son Père. Il voulût en juger par lui même. Acoutumé à le craindre, *Montvilliers* répondit à ses questions d'un air timide & embarrassé. Sa Belle-Mère, toujours attentive à le desservir, fit passer son embarras pour aversion, & Mr. *Dorneville* le crût d'autant plus facilement, qu'il ne lui avoit pas donné sujet de l'aimer. Il se contenta de le traiter avec un peu plus d'égards; mais sans ces manières ouvertes, que produisent l'amitié & la confiance. Sa Belle-Mère changea aussi de conduite; elle le combla de politesses extérieures, come si elle eut voulu réparer, par ces marques

de considération , le mépris qu'elle avoit fait de lui jusqu'alors. Mais au fond , elle ne pouvoit penser , sans un extrême chagrin , qu'étant l'aîné , il devoit hériter de la plus considérable partie des Biens de Mr. *Dorneville* , tandis que son cher Fils , l'unique Objet de ses complaisances , ne seroit jamais qu'un Gentil-home mal aisé.

Cinq ou six ans se passèrent de cette sorte , *Montvilliers* , qui recevoit tous les jours de nouvelles preuves de la tendresse de Mr. *De Madinville* , ne mettoit point de bornes à sa reconnoissance. Ce sentiment , accompagné de l'amitié , est toujours suivi du plaisir. Ce Jeune-Homme n'en trouvoit point de plus grand , que de doner des marques de sa sensibilité à son Bienfaiteur. Tranquille en apparence , il ne l'étoit cependant pas dans la réalité. Son Cœur , excessivement sensible , ne pouvoit être rempli par l'Amitié ; il lui faloit un sentiment d'une autre espèce. Il sentoit , depuis quelque tems , en lui-même ; un desir pressant , un vif besoin d'aimer , qui n'est pas la moins pénible de toutes les situations. L'Amour lui demandoit son hommage ; mais trop éclairé sur ses véritables intérêts , pour se livrer à ce petit Tiran , sans réserve , il vouloit faire ses Conditions. Il comprit , que les qualités du Cœur & de l'Esprit , le raport d'humeur &

de façon de penser , étoient absolument nécessaires , pour contracter un attachement sérieux & durable. Son Imagination vive, travaillant sur cette idée , lui eût bientôt fabriqué une Maitresse imaginaire , qu'il chercha vainement à réaliser. Il étudia , avec soin , toutes les jeunes Personnes de ****. Cette étude ne servit qu'à lui faire conoitre l'impossibilité de trouver une Objet si parfait ; cependant , le croiriez vous ? il s'attacha à cette Chimère , même en la reconnoissant pour telle : Son plus grand plaisir étoit de s'en occuper. Il quitoit souvent la lecture & les conversations les plus solides , pour s'entretenir avec elle. Quelque confiance qu'il eût en Mr. De Madirville , il n'avoit pas osé lui faire l'aveu de ces nouvelles dispositions. Il conoissoit sa Maladie ; mais en même tems il la chérissoit ; il lui trouvoit mille charmes , & çauroit été le désobliger , que d'en entreprendre la guérison. C'est ce que son Ami n'auroit pas manqué de faire. Un jour qu'il se promenoit seul , en faisant ces réflexions , Mr. De Madirville vint l'aborder. *J'ai sur vous , Mon cher Montvilliers , lui dit-il , après avoir parlé quelque tems de choses indifférentes ; des vies , que j'espère que vous approuverez. Rien n'est comparable à l'amitié que j'ai pour vous ; mais je veux que des liens plus étroits nous unissent. Je n'ai qu'une Nièce , j'ose dire*

qu'elle est digne de vous , par la solidité de son Esprit , la supériorité de sa Raison , la douceur de son Caractère ; enfin par mille qualités estimables , dont vous êtes en état de sentir tout le prix.

Montvillers , qui n'avoit jamais entendu parler que son Ami eût une Nièce , & qui ne lui croïoit pas même ni de Fréte ni de Sœur , fut un peu surpris de ce Discours. Sa réponse cependant fut courte , polie & satisfaisante. Il lui demanda pourquoi il ne lui avoit jamais parlé d'une Personne qui devoit si fort l'intéresser ? Les raisons qui m'ont empêché , lui répondit son Ami , m'obligent encore de vous cacher son nom & sa demeure. Mais avant que d'en venir à l'accomplissement de ce Projet , ajouta-t-il , mon dessein est de vous envoyer passer quelque tems à Paris. Avec beaucoup de bon-Sens & d'Esprit , il vous manque une certaine politesse , des manières , une façon de vous présenter , qui prévient en faveur d'un bouête-Home. Parlez en à vôtre Père. Je me charge de faire la dépense nécessaire pour ce Voïage. Enchanté de ce nouveau témoignage d'affection & de générosité , Montvillers remercia dans les termes les plus vifs son Bienfaiteur. Il n'étoit pourtant pas absolument satisfait de la première partie de son Discours. Ce choix qu'il paroïssoit lui faire d'une Epouse sans son aveu , lui sembla ti-

rannique. Il ne pût souffrir de se voir privé de la liberté de chercher une personne qui aprochât de son idée. Il imaginoit dans cette recherche mille plaisirs, dont il falloit se détacher. Son Cœur murmura de cette contrainte; elle lui parut insupportable. Mais la Raïson prenant enfin le dessus, condamna ces mouvemens. Elle lui représenta combien il étoit flatteur & avantageux pour lui, d'entrer dans la Famille d'un Home à qui il devoit tout, & le fit convenir, qu'en jugeant de l'avenir par le passé, son bonheur dépendoit de sa docilité, pour les Conseils de son Ami. Ces Réflexions le calmèrent. Il ne songea plus qu'à s'occuper des préparatifs de son Voïage: Ils ne furent pas longs, & il arriva bientôt à *Paris*.

Les quinze premiers jours qu'il passa dans la Capitale furent employés à visiter les Edifices publics, & à voir les Persones à qui il étoit recomandé. Il fut ensuite à l'Académie, pour apprendre à monter à Cheval & à faire des Armes. Il fit conoissance avec plusieurs jeunes gens de considération, qui étoient ses compagnons d'exercices, & s'introduisit par leur moïen dans des Cercles distingués. Avide de tout conôître, de tout voir, il eût bientôt tout épuisé. Son Esprit solide ne s'acomoda pas de la frivolité qui règne dans ce qu'on appelle bone Compagnie.

Il se contenta , dans ses momens de loisir , de fréquenter les Spectacles , les Promenades , & de cultiver la conoissance de quelques Gens de Lettres , que Mr. *De Madinville* lui avoit procurée.

La diversité & la nouveauté de tous ces objets n'avoient pû guérir son Cœur. Il avoit toujours le même goût pour sa Maîtresse imaginaire , & les Promenades solitaires étoient son amusement favori. Un jour , étant aux *Tuilleries* , sa rêverie ne l'empêcha pas de remarquer une jeune Demoiselle , dont la Phisionomie étoit un agréable mélange de douceur, de franchise, de modestie, & de raison. Quel attrait pour *Montvoiliers* ! Il ne pouvoit se lasser de la considérer. Sa présence faisoit passer jusqu'au fond de son Cœur une douceur secrète & inconüe. Elle sortit de la Promenade , il la suivit , & la vit monter dans un Carosse bourgeois , avec toute sa Compagnie. Alors songeant qu'elle aloit lui échaper ; il eût recours à un de ces officieux Messagers dont le *Pont-neuf* fourmille. Il lui donna ordre de suivre ce Carosse , & de revenir lui dire en quel endroit il se seroit arrêté. Environ une demi heure après , le Courier hors d'haleine , lui aprit que toute cette Compagnie étoit descendüe à une Maison de Campagne située à B. . . .

Montvilliers, qui conoissoit une personne dans ce lieu, se promit d'y aller dès le lendemain. Il espéroit revoir cette Demoiselle, peut être venir à bout de lui parler, ou du moins apprendre qui elle étoit. Rempli de ce projet, il aloit l'exécuter, quand un jeune Home de ses Amis entra dans sa Chambre, & lui proposa de l'accompagner, pour aller voir une de ses Parentes, chez laquelle il y avoit bone Compagnie. Il chercha d'abord quelque prétexte pour s'en défendre, toute difficulté cessa dès qu'il eut appris que cette Parente demouroit à B. . . . La première Personne qu'il aperçut, en entrant dans une fort belle Sale, fut la jeune Demoiselle qu'il avoit vüe la veille aux *Tuilleries*. Cette rencontre, qui lui parut être d'un favorable augure, le mit dans une situation délicieuse. On servit le diner, & *Montvilliers* fit si bien, qu'il se trouva placé auprès de celle qui possédoit déjà toutes ses affections. Il n'épargna ni galanteries, ni politesses, ni prévenances, pour lui témoigner la joie qu'il ressentoit, & il ne tint qu'à elle de reconoitre dans ses manières une vivacité, qui ne va point sans passion. Aussi ne fut elle pas la dernière à s'en apercevoir, elle avoit remarqué son attention de la veille, & sa figure dès ce moment ne lui avoit pas déplü. Elle lui aprit qu'elle étoit alors chez une Dame

des Amies; qu'elle devoit y rester encore quinze Jours; qu'elle demeueroit ordinairement à *Paris* avec son Père & sa Mère; qu'elle aimoit beaucoup la Campagne, & qu'elle étoit charmée de ce que son Père venoit d'acquérir une Terre assez considérable, proche de R. . . . où ils comptoient aller bientôt demeurer. *Quoi, Mademoiselle, lui dit-il, seroit-il bien possible que nous devinssions voisins?* „ *Côment vous êtes de R. . . .*, lui demanda-t-elle à son tour? *Je n'en suis pas directement*, répondit-il, *mais la demeure de mon Père, qui s'appelle Dorneville, n'en est éloignée que d'une lieue.* „ Eh bien, reprit-elle, nôtre Terre est entre *Dorneville* & *Madinville*: Connoissez vous le Seigneur de cette dernière Paroisse? *Grand Dieu! si je le conois*, répondit-il avec vivacité, c'est l'Home du monde à qui j'ai le plus d'Obligations. Melle d'*Arvieux*, c'est ainsi que s'appelloit cette jeune Personne, contente de cette déclaration, ne s'ouvrit pas davantage. Cependant le Soleil prêt à se coucher, obligea les deux Amis de reprendre la Route de *Paris*. *Montvilliers* n'avoit jamais vû de journée passer avec tant de rapidité. Avant de partir, il demanda la permission de revenir, qu'on lui acorda fort poliment.

Il ne fut pas plûtôt parti d'auprès de Melle d'*Arvieux*, que rentrant en lui même; &

faisant réflexion sur tous ses mouvemens , il sentit qu'il aimoit. Le souvenir de ce qu'il avoit promis à son Bienfaiteur , vint aussitôt le troubler. Il se fit des reproches de son peu de courage ; mais peut être je m'allarme mal à propos , continua-t-il en lui même ; c'est un caprice, un goût passager que Melle d'Arvieux , m'aidera-elle même à détruire. Si je pouvois conoitre le fond de son Cœur , sa façon de penser , sans doute je cesserois de l'aimer. Il s'en feroit peut-être dit d'avantage , si son Ami n'avoit interrompu sa rêverie, en la lui reprochant. „ Tu es surement „ amoureux , lui dit-il d'un ton badin. Je „ t'ai vû un air bien animé auprès de Melle „ d'Arvieux ; conviens en de bone foi. ” Il n'est pas bien difficile d'aracher un secret de cette nature. *Montvilliers* , qui conoissoit la discrétion de son Ami , lui avoua sans beaucoup de peine , un sentiment dont il étoit trop rempli , pour n'avoir pas besoin d'un Confident. Mais en convenant que les charmes de cette Delle l'avoient touché , il ajouta , que come il craignoit que le Caractère ne répondit pas aux graces extérieures , il songeoit aux moïens de conoitre le fond de son Cœur. *Si ce n'est que cela qui te fait rêver ;* lui dit son Ami , *il est aisé de te satisfaire. Je conois une personne qui est Amie particulière de Melle d'Arvieux, je sais qu'elles s'écrivent quand*

elles ne peuvent se voir, & tu n'ignores pas qu'on se peint dans ses Lettres, sans même le vouloir & sans croire le faire. Il ne s'agit que d'avoir celles de Melle. d'Arvicux, & je les possède, c'est un Larcin que j'ai fait à cette Amie qui est aussi la mienne. Les Voici ; je te les confie.

Montvilliers, après avoir remercié son Ami, que ses Affaires apelloient ailleurs, se rendit chez lui chargé de ces importantes pièces. Il lut plusieurs de ces Lettres, qui étoient autant de preuves de la délicatesse, & de la justesse d'Esprit de Melle d'Arvicux, c'étoit une agréable variété de raison & de badinage. Le stile en étoit pur, aisé, naturel, simple, élégant, & toujours convenable au Sujet ; mais quel plaisir pour Montvilliers, de voir le sentiment régner dans toutes ces Lettres, & de lire dans une d'elles, qu'un Amant pour lui plaire, devoit bien moins chercher à aquerir des Graces que des Vertus ; qu'elle lui demandoit un fond de droiture inalterable, un Amour de l'ordre & de l'humanité, une délicatesse de probité, une solidité du jugement, une bonté de cœur naturelle, une élévation de sentimens, un amour éclairé pour la Religion, une humeur douce, indulgente, bienfaisante.

De pareilles découvertes ne servirent point à guérir Montvilliers de sa Passion. Toutes les Vertus & les Qualités que Melle d'Arvicux

éxigeoit d'un Amant , étoient directement les traits qui caractérisoient sa Maitresse idéale. Cette conformité d'Idées l'enchantà. *Voilà donc , dit-il , avec transport , ce trésors précieux que je cherchois sans espérance de le trouver ; cette Personne si parfaite que je regardois come une belle chimère , ouvrage de mon Imagination ! Que ne puis-je voler dès ce moment à ses pieds , lui découvrir mes sentimens , ma façon de penser , lui jurer que l'ayant aimée sans la conoitre , je continuerai à l'adorer toute ma Vie , avec la plus exacte fidélité.*

Huit jours se passèrent , sans que *Montvilliers* , qui voioit souvent sa Maitresse , pût trouver le moïen de l'entretenir en particulier , quelque desir qu'il en eut. Mais le neuvième lui fut plus favorable. Dispensez moi , je vous prie , continua la *Silphide* , de vous redire les Discours que ces deux Amans se tinrent ; il vous suffira de savoir , qu'ils furent très contens l'un de l'autre , & que cet entretien redoubla une Passion , qui n'étoit déjà que trop vive pour leur repos.

Un jour que *Montvilliers* , conduit par le plaisir & le sentiment , étoit allé voir Melle d'*Arvieux* , il fut surpris de trouver auprès d'elle un Home agé , qu'il ne conoissoit point. Il comprit bientôt , aux discours qu'on tenoit , que ce Vieillard étoit le Père de sa Maitresse , & qu'il venoit dans le dessein de

la ramener avec lui. Ils se levèrent un instant après pour sortir, & nôtre Amant resté seul avec la Maitresse du Logis, aprit d'elle que Mr. d'Arvieux venoit anoncer à sa Fille qu'un jeune Home fort riche, nommé *Frienval*, l'avoit demandée en Mariage & que ce Parti; paroissoit être du goût du Père. *Montvilliers*, interdit à cette Nouvelle, pria celle qui la lui aprenoit, de vouloir bien l'aider de ses Conseils: *Il faut vous proposer*, lui dit-elle, *vous faire conoitre*. Hé! Madame voudra-t'on m'écouter, répondit-il? Mr. d'Arvieux ne m'a jamais vû. Vous êtes Amie de sa Femme; rendez moi ce service. Elle y consentit, & lui promit que dès le lendemain, elle iroit demander à déjeuner à Mr. d'Arvieux. Au reste, ajouta-t'elle, *vous pouvez être tranquile du côté de vôtre Maitresse. Quand elle seroit capable de vous faire une infidelité, ce ne seroit point en faveur de ce Rival. Elle le conoit trop bien; & pour vous rassurer d'avantage, je vais vous rendre son Portrait, tel qu'elle me le faisoit encore hier, en nous promenant.* *Frienval*, continua cette Dame, *est un de ces Homes frivoles dont Paris est inondé. Amateur des Plaisirs, sans être voluptueux. Esclave de la Mode, en raillant ceux qui la suivent avec trop de régularité, il agit au hazard. Ses Principes varient suivant les occasions, ou plutôt, il n'en a aucun: Aussi ses démarches*

sont elles toujours inconséquentes. S'il est exempt de Vices essentiels, il le doit à son Tempérament. Futile-dans ses goûts, dans ses recherches dans ses travaux, son occupation journalière, est de courir les Spectacles, les Cafés, les Promenades, & de se mêler quelques fois parmi des Gens, qui pour mieux trouver le Bon ton, ont banni le Bon Sens de leurs Sociétés. Ses plus sérieuses démarches n'ont d'autre but qu'un amusement passager, & son état peut s'appeller une enfance continuée. Il y a fort longtems qu'il connoit Melle d'Arvioux & qu'il en est amoureux, come tous les gens de son espèce, c'est à dire sans se gêner. Mais loin de le païer d'aucun retour, elle n'a pas daigné faire la moindre attention à ses Galanteries. Trop occupé pour réfléchir, sa légèreté lui a sauvé mille conséquence, peu flatteuses qu'il devoit naturellement tirer. Il se croit ainsi avec la même bone foi qu'il se croit aimable; son mérite lui semble une chose démontrée, & qu'on ne peut lui disputer raisonablement.

Le landemain fut un jour heureux pour Montvilliers. Son Ambassadrice lui rapporta, qu'on vouloit bien suspendre la conclusion du Mariage proposé, afin de le conoitre, & qu'on lui permettoit de se présenter. Il ne se le fit pas dire deux fois. Il courut chez Mr. d'Arvioux, qui le reçut assez bien, pour lui faire espérer de l'être encore mieux dans la suite. Sa Maitresse lui aprit qu'ils partoient

dès le lendemain pour cette Terre, dont elle lui avoit parlé : Il promit qu'il les suivroit de près : En éfet, il prit la route de sa Patrie deux jours après leur Départ.

Depuis trois Semaines, que la Passion avoit comencé, il en avoit été si ocupé, qu'il avoit oublié d'écrire à Mr. *De Madinville*. Il étoit déjà à moitié chemin, qu'il se demanda comment il aloit excuser aupres de lui ce retour précipité. Il comprit alors qu'il lui avoit manqué essentiellement de plusieurs façons, & que sa conduite lui méritoit l'odieux titre d'Ingrat. Mais si ces réflexions lui firent craindre le moment d'aborder son Bienfaiteur, des mouvemens de tendresse & de reconnoissance, que rien ne pouvoit alterer, lui firent desirer de l'embrasser. Ces diférens sentimens lui donèrent un air confus, embarrassé, mêlé d'atendrissement.

Mr. *De Madinville* qui avoit pour lui l'affection la plus sincère, n'avoit point supporté son absence sans beaucoup de peine & d'ennui. Charmé de son retour, dont il fut instruit par une autre voie, s'il avoit suivi les mouvemens de son Cœur, mille caresses auroient été la punition de la faute que *Montvilliers* comettoit, en revenant sans lui demander son agrément. Mais il voulut éprouver, si l'absence ne l'avoit point changé, & si comblé des bienfaits de l'amour, il seroit

sensible aux pertes de l'amitié. Il se proposa donc de le recevoir avec un air sérieux & mécontent.

Montvilliers arrive, descend de Cheval, vole à la Chambre de son Ami, qui en le voyant joua fort bien la surprise. *Quoi ! c'est vous*, *Montvilliers*, lui dit-il en reculant quelques pas, *oserois je vous demander la cause de ce prompt retour*, pourquoi vous ne m'en avez point averti ? *J'espérois cependant que vous me feriez cette grace*. *Montvilliers*, déconcerté par cette réception, ne pût répondre une seule parole ; mais ses yeux, Interprètes de son Ame, exprimoient assez son trouble. *Mr. De Madinville*, sans faire semblant de s'en apercevoir, ajouta : *Au reste, je ne suis pas fâché de vous revoir. Vous avez prévenu mon dessein. J'allois vous écrire pour vous engager à revenir. L'Affaire dont je vous ai parlé avant votre Départ est fort avancée. Il ne manque pour la conclure que votre consentement. Ma Nièce, sur le bon témoignage que je lui ai rendu de votre Caractère, vous aime autant & plus que moi-même. Mais je ne pense pas, continua t'il, que vous avez besoin de repos & de rafraichissement ; allés en prendre, nous nous expliquerons après.*

Pénétré de l'air froid & sec, dont *Mr. De Madinville* l'avoit reçu, qui lui avoit ôté la liberté de lui témoigner la joie qu'il avoit

de le revoir, *Montvilliers* avoit besoin de solitude pour mettre quelque ordre dans ses idées. Il sortit sans trop savoir où il alloit, & s'arrêtant dans ce Bois, où il avoit vu son Ami pour la première fois, il se représenta plus vivement que jamais, les obligations qu'il lui avoit. Son Ame, son Cœur, son Esprit, ses Qualités extérieures étoient le fruit de ses soins; son Amitié avoit toujours fait les charmes de sa Vie, il falloit y renoncer, ou se résoudre à ne jamais posséder Melle. d'*Arvieux*. Quelle cruelle alternative! Il falloit pourtant se décider.

Un fort honête Home de R**** qu'il avoit vu souvent chez Mr. *De Madinville*, interrompit ces réflexions acablantes. Après les premiers complimens, il lui demanda ce qui pouvoit causer l'agitation où il le voïoit. *Montvilliers* ne fit point de difficulté de lui confier son embarras. Il lui raconta le projet que son Ami lui avoit communiqué avant son Voïage, la naissance & la violence d'une Passion, qu'il n'avoit pas été le maître de ne point prendre, l'impossibilité où il se trouvoit de la vaincre, la crainte excessive de perdre un Ami, dont il connoissoit tout le prix, & sans lequel il ne pouvoit espérer d'être heureux.

Ce récit que *Montvilliers* ne put faire sans répandre des larmes, attendrit celui qui l'é-

coutoit. *Votre situation est très embarrassante*, lui dit-il. *Pour moi, je ne vois pas d'autre parti que de déclarer naïvement à Mr. De Madinville ce que vous souffrés. Il est généreux il vous aime & ne voudra point vous désespérer.*

Ah! songez vous répondit-il, que cette déclaration détruit un Projet qui est devenu l'objet de sa complaisance? Faites vous attention, qu'il a parlé de moi à sa Nièce, qu'il a fait naître dans son Ame une Passion innocente? Non je n'aurai jamais la hardiesse de la lui faire moi même. " *Hé bien! voulez vous que je lui en parle, demanda son Confident? Je vais passer l'après midi avec lui; nous serons seuls, je t'achèrerai de dé-mêler ce qu'il pense à votre sujet.*

Montvilliers, ayant fait conoitre qu'il lui rendroit un grand service, le quitta, & prit le Chemin qui conduisoit à Dorneville. Il trouva son Père en deuil de sa Belle-Mère. Il le reçut assés bien, & l'engagea à souper avec lui, & à occuper son ancien Apartement. Son Ambassadeur eut sa visite le lendemain de fort bon matin. Il lui dit, *Qu'il n'avoit pas tiré de sa comission tout le fruit qu'il en espéroit; que Mr. De Madinville lui avoit dit qu'il n'avoit jamais prétendu contraindre les inclinations de personne. Au reste, ajouta-t-il, allés le voir; expliqués vous ensemble.*

Montvilliers, qui vouloit s'éclairer à quel-

que prix que ce fut, partit aussi tôt ; mais plus il aprochoit de *Madinville*, & plus son courage diminuoit. Il entre cependant. On lui dit que son Ami étoit à se promener. Il va pour le joindre; il l'aperçoit au bout d'une allée, le salue profondément, cherche dans ses yeux ce qu'il doit craindre ou espérer ; mais *Mr. De Madinville*, qui le vit, loin de continuer, affecta de passer d'un autre côté, pour éviter de le rencontrer.

Ce mouvement étoit plus expressif que tous les Discours du monde. *Montvilliers*, qui comprit ce qu'il vouloit dire, fut pénétré de l'affliction la plus vive. Il se jetta dans un Bosquet voisin, où il se mit à verser des larmes amères. Alors, considérant ce qu'il avoit perdu, il prit la résolution de faire tout son possible pour le recouvrir. *Mr. De Madinville*, qui se douta de l'effet que son dedain affecté auroit produit, & qui ne vouloit pas abandonner longtems *Montvilliers* à son désespoir, vint, come par hazard dans l'endroit où il étoit, pour lui doner occasion de s'expliquer, & feignit encore de vouloir se retirer. Cette dernière marque d'indifférence outrageant la tendresse de *Montvilliers*, il se leva avec un emportement de douleur. Arrêtés, *Monsieur*, lui dit-il, d'une voix alterée ;
 „ Il est cruel dans l'état ou vous me voies,
 „ de m'acabler par de nouveaux mépris. Ma

„ présence vous est odieuse ; vous me fuïés
 „ avec soin , tandis que pressé par le senti-
 „ ment , je vous cherche pour vous dire ,
 „ que je suis prêt de tout sacrifier à l'Amitié.
 „ Oui , ajouta-t-il en redoublant ses larmes ,
 „ disposés de ma Main , de mes sentimens ,
 „ de mon Cœur , & rendés moi la place que
 „ j'ocupois dans le vôtre.

Mr. *De Madinville* charmé , cessa de se
 contraindre, & ne craignit plus de laisser voir
 sa joie & son atendrissement. Il embrasse
Montvilliers , l'assure qu'il n'a pas cessé un
 instant de l'aimer , qu'il étoit vrai , que l'in-
 différence qu'il sembloit avoir pour son Allian-
 ce , lui avoit fait beaucoup de peine , parce
 qu'il la regardoit come une marque de la di-
 minution de son Amitié; que la sienne n'étant
 point bornée , il vouloit aussi être aimé sans
 réserve ; qu'au reste , il n'abuseroit point du
 pouvoir absolu qu'il venoit de lui donner sur
 sa Personne , que la seule chose qu'il exigeoit
 de sa complaisance , étoit de voir sa Nièce ,
 que si après cette entrevue , il continuoit à
 penser de la même façon , il pouroit le dire
 avec franchise , & suivre son penchant.

Il finissoit à peine de parler qu'on vint lui
 anoncer la visite de sa Nièce. Représentés
 vous quel fut l'Étonnement & la joie de *Mont-*
villiers , lors qu'entrant dans une Sale , où
 l'on avoit coutume de recevoir la Compagnie,

il aperçut Melle d'*Arvieux*, qui étoit elle même la Nièce de Mr. de *Madinville*.

Mr. d'*Arvieux*, frère aîné de cet aimable Philosophe, étoit un Home haut, emporté, violent. Ils avoient eû quelques diférens ensemble, & Mr. De *Madinville*, fans conserver aucun ressentiment de ses mauvais procédés, avoit jugé qu'il étoit de sa prudence d'éviter tout comerce avec un Home si peu raisonable. Come Mr. d'*Arvieux* étoit sorti fort jeune de la Province, sans y être revenu depuis, à peine y conoissoit on son Nom; *Montvilliers* n'en avoit jamais entendu parler. Melle. d'*Arvieux* avoit eû occasion de voir son Oncle, dans un Voïage qu'il avoit fait à *Paris*, & depuis ce tems, elle entretenoit avec lui un Comerce de Lettres à l'insçû de son Père. Come elle se sentoit du penchant à aimer *Montvilliers*, elle fût bien aise, avant que de s'engager plus avant, de demander l'avis de son Oncle, & ce qu'elle devoit penser de son son Caractère. L'étude des Homes lui avoit appris combien il est difficile de les conoitre, & l'étude d'elle même, combien on doit se défier de ses propres Lumières. Elle écrivit donc dès le même jour, & reçut trois jours après une Réponse, qui passoit ses espérances, quoi qu'elles fussent des plus flateuses. Après lui avoir peint le Cœur & l'Esprit de

Montvillers des plus belles couleurs, Mr. *De Madinville* recommanda à sa Nièce de continuer à lui faire un mystère de leur parenté & de leur liaison, afin de voir comment il se comporteroit dans une conjoncture aussi délicate.

Tout le Monde fut bientôt d'accord. On badina sur la singularité de cette aventure; & l'on finit par conclure que *Montvillers* demanderoit l'agrément de son Père; Il y courut aussi-tôt, & l'ayant trouvé seul dans son Cabinet, il alloit lui déclarer le sujet de sa Visite; mais Mr. *Dorneville* ne lui en laissa pas le loisir. *J'ai jugé*, lui dit-il, *qu'il étoit tems ds vous établir & j'ai pour cela jetté les yeux sur Melle. de F. . . Vous allez peut-être m'aléguer pour vous en défendre*, ajouta-il, *je ne sai quelle Passion romanesque que vous avez prise à Paris pour une certaine Personne que je ne conois point. Mais si vous voulez que nous vivions bien ensemble, ne m'en parlez jamais. Ne pourrois-je point, Monsieur*, dit *Montvillers* savoir la raison. . . *Je n'ai de compte à rendre à qui que ce soit*, reprit le Père avec emportement; *en un mot, je sais ce qu'il vous faut. Melle. D'Arvieux n'est point votre fait, & je ne consentirai jamais à cette Alliance: Faites votre plan la dessus*

Il sortit, en disant ces mots. *Montvillers* consterné resta immobile. Il ne pouvoit

s'imaginer pourquoi il paroïssoit avoir tant d'éloignement pour un Mariage convenable & même avantageux. Sa Maitresse étoit Fille unique & Mr. *D'Arvieux*, du côté de la Fortune & de la Noblesse, ne le cèdoit point à Mr. *Dorneville*.

Driancourt, Frère de *Montvilliers*, dont j'ai raporté la naissance au commencement de cette Histoire, avoit pour lors 18. à 19. ans. Double, artificieux, adroit, flateur, il pensoit que le grand art de vivre dans le monde étoit de faire des dupes sans jamais le devenir, & de tout sacrifier à son utilité. Son Esprit, élevé au dessus des préjugés vulgaires, ne reconoissoit aucunes Vertus, & tout ce que les Homes appellent ainsi, n'étoit selon lui que des modifications de l'Amour propre, qui est dans le Monde Moral, ce qu'est l'attraction dans le Monde Phisique, c'est à-dire, la cause de tout. Toutes les Actions, disoit-il, sont indifférentes, puis qu'elles partent du même Principe. Il n'y a pas plus de mal à tromper son Ami, à nier un Dépôt, à inventer une Calomnie, qu'à rendre service à son Voisin, à combattre pour la défense de sa Patrie, à soulager un Home dans sa misère, ou à faire toute autre action.

Driancourt avec ce joli Système, ne perdoit point de vûe le projet de se délivrer

de son Frère, dont sa Mère lui avoit fait sentir mille fois la nécessité. Il crut que le moment de l'exécuter étoit arrivé. C'étoit lui qui avoit instruit Mr. *Dorneville* de la Passion de *Montvilliers* pour Melle *d'Arvieux*, & qui, en même tems, avoit peint cette Demoiselle de couleurs peu avantageuses. Depuis ce moment, il ne cessa de rapporter à son Père, dont il avoit toute la confiance & la tendresse, mille Discours peu respectueux, accompagnés de menaces, qu'il faisoit tenir à *Montvilliers*. Enfin, il tourna si bien l'Esprit de ce Vieillard foible & crédule, qu'il le fit déterminer au plus étrange parti.

L'on parloit beaucoup en ce tems là de ces Colonies, que l'on envoie en *Amérique*, & qui servent à purger l'Etat. *Driancourt* aiant obtenu, non pourtant sans quelque peine, le consentement de son Père, part pour D trouve un Vaisseau prêt à mettre à la Voile, chargé de plusieurs Misérables, qui, sans être assés coupables pour mériter la mort, l'étoient cependant assés pour faire souhaiter à la Société d'en être délivrée. Il parle au Capitaine, qui lui promet de le défaire de son Frère, pourvû qu'il pût le lui livrer dans deux jours. Il revint en diligence, & dès la Nuit suivante, quatre Homes entrent dans la Chambre de *Montvilliers* qui avoit continué de coucher chez son Père, depuis son retour de *Paris*. Il se faissent de lui, le contraignent de se lever, le conduisent à une Chaise de Poste, l'obligent d'y monter & ne l'en firent sortir que pour entrer dans le Vaisseau, qui partit peu de tems après.

Nous donnerons le Mois prochain la fin cette Histoire.



AVIS LITÉRAIRES.

Nous regardons come du ressort de ce Journal, tout ce qui peut contribuer à mettre le Public en garde contre les manœuvres de quelques Auteurs ou l'avidité de quelques Libraires, qui, à la faveur d'un grand Nom, cherchent à débiter des Pièces tronquées & mutilées & qui causent par là un désagrément bien sensible aux Gens de Lettres, & un tort réel à la Littérature. Le célèbre M. de *Voltaire* a fait plusieurs expériences facheuses du peu de délicatesse de bien de Persones sur cet Article. Voici en quels termes il s'en est plaint à *Messieurs* de l'*Académie Française*, dans une Lettre qu'il leur écrivit au Mois de Novembre dernier.

MESSIEURS.

J'ai crû qu'il n'appartient qu'à Ceux qui sont, comme Vous, à la tête de la Littérature, d'adoucir les nouveaux désagrémens auxquels les Gens de Lettres sont exposez depuis quelques années. Lors qu'on donne une Pièce de Théâtre, à *Paris*; si elle a un peu de succès, on la transcrit d'abord aux Représentations, & on l'imprime, souvent pleine de fautes. Des Curieux sont-ils en possession de quelques fragmens d'un Ouvrage? On se hâte

d'ajuster ces fragmens, comme on peut ; on remplit les vuides au hazard ; & on done hardiment sous le nom de l'Auteur, un Livre qui n'est pas le sien. C'est à la fois le voler & le défigurer. C'est ainsi qu'on s'avisa d'imprimer sous mon nom, il y a 2. ans, sous le Titre ridicule d'*Histoire Universelle*, deux petits Volumes sans suite & sans ordre, qui ne contiendroient pas l'Histoire d'une Ville, & où chaque date étoit une erreur. Quand on ne peut imprimer l'Ouvrage, dont on est en possession, on le vend en manuscrit ; & j'apprens qu'à présent on débite de cette manière, quelques fragmens informés & falsifiés des Mémoires que j'avois amassés dans les Archives publiques, sur la Guerre de 1741. On en use encore ainsi, à l'égard d'une plaisanterie faite, il y a plus de 30. ans sur le même sujet qui rendit *Châpelain*, si fameux. Les Copies manuscrites qu'on m'a envoyées de *Paris*, sont de telle nature, qu'un Home qui a l'honneur d'être votre Confrère, qui fait un peu sa langue, & qui a puisé quelque goût dans votre Société & dans vos Ecrits, ne fera jamais soupçonné d'avoir composé cet Ouvrage, tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une manière non moins ridicule, & non moins révoltante.

Cet abus de nous attribuer les Ouvrages que nous n'avons pas faits, de falsifier ceux

que nous avons faits , & de vendre ainsi notre nom , ne peut être détruit , que par le décret dans lequel ces Oeuvres de ténèbres doivent tomber. C'est à Vous , *Messieurs* , & aux Académies formées sur votre modèle , dont j'ai l'honneur d'être Associé , que je dois m'adresser. Lors que des Hommes, come Vous, élèvent leur voix pour réprover tous ces Ouvrages que l'Ignorance & l'Avidité débitent; le Public que Vous éclairez est bientôt désabusé. Je suis avec beaucoup de respect &c.

L'Académie répondit à cette Lettre le 20. Novembre en la manière suivante.

MONSIEUR.

L'Académie est très sensible aux chagrins que vous causent les Editions furtives & défigurées, dont vous vous plaignez, c'est un malheur ataché à la Célébrité. Ce qui doit vous consoler , *Monsieur* , c'est de savoir , que les Lecteurs capables de sentir le mérite de vos Ecrits, ne vous atribueront jamais les Ouvrages que l'Ignorance & la Malice vous imputent; & que tous les honêtes Gens partagent votre peine. En vous rendant compte des sentimens de l'Académie, je vous prie d'être persuadé de ceux &c.

Signé, *Duclos* , Secrétaire.

Le 21. de ce Mois M. de *Voltaire* fit de nouveau à l'Académie, des plaintes de ce genre. Voici ce que portoit sa Lettre,

M E S S I E U R S.

D'Aignez recevoir mes très-humbles remerciements de la sensibilité publique que vous avez témoignée sur le vol & la publication odieuse de mes Manuscrits, & permettez-moi d'ajouter que cet abus introduit, depuis quelques années, dans la Librairie, doit vous intéresser personnellement: Vos Ouvrages, qui excitent plus d'empressement que les miens ne seront pas exemts d'une pareille rapacité.

L'Histoire prétendue de la Guerre de 1741. qui paroît sous mon nom, est non seulement un outrage à la vérité, défigurée en plusieurs endroits, mais un manque de respect à notre Nation, dont la gloire qu'elle a acquise dans cette Guerre, méritoit une Histoire imprimée avec plus de soin. Mon véritable Ouvrage, composé à *Versailles*, sur les Mémoires des Ministres & des Généraux, est depuis plusieurs années entre les mains de Monsieur le Comte d'*Argenson*, & n'en est point sorti. Ce Ministre fait à quel point l'Histoire que j'ai écrite difère de celle qu'on m'attribue. La mienne finit au *Traité d'Aix la Chapelle*, & celle qu'on débite sous mon

nom ne va que jusqu'à la *Bataille de Fontenoy*. C'est un tissu informe de quelques unes de mes Minutes dérobées & imprimées par des Hommes également ignorants. Les interpolations, les omissions, les méprises, les mensonges y sont sans nombre. L'Editeur ne fait seulement pas le nom des Persones & des Pais dont il parle; & pour remplir les vuides du Manuscrit, il a copié presque mot à mot près de trente pages du *Siècle de Louis XIV.* Je ne puis mieux comparer cet Avorton qu'à cette Histoire Universelle que *Jean Néaulme* imprima sous mon nom, il y a quelques années. Je fais que tous les Gens de Lettres de *Paris* ont marqué leur juste indignation de ces procédés. Je fais, avec quel mépris, & avec quelle horreur on a vû les Notes dont un Editeur a défigurè le *Siècle de Louis XIV.* Je dois m'adresser à vous, *Messieurs*, dans ces occasions, avec d'autant plus de confiance, que je n'ai travaillé, comme vous, que pour la gloire de ma Patrie, & qu'elle seroit flétrie par ces Editions indignes, si elle pouvoit l'être.

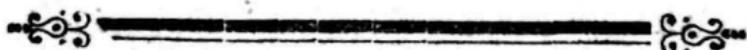
Je ne vous parle point, *Messieurs*, de je ne fais quel Poème entièrement défigurè qui paroît aussi depuis peu. Ces Oeuvres de ténèbres ne méritent pas d'être relevées, & ce seroit abuser des bontés dont vous m'honorez: Je vous en demande la continuation.

Je suis &c.

ON vient d'imprimer & l'on débite actuellement dans l'Imprimerie du *Journal Helvétique* un Sermon prononcé le 7. Décembre par M. AUGUSTE DE TREY, Premier Pasteur de l'Eglise Françoisse de *Berne*, à l'occasion de la terrible Catastrophe arrivée à *Lisbone*.

Mrs. les Frères *Cramer*, Libraires à *Geneve*, ont pareillement imprimé deux Sermons, prononcés aussi dans l'Eglise Françoisse de *Berne*, par M. E. BERTRAND, l'un sur le Tremblement de Terre de *Lisbone*; l'autre sur celui que l'on a ressenti en *Suisse* & ailleurs le 9. Décembre 1755.

Il vient de paroître à *Laufane*, de l'Imprimerie de Mrs. *Marc-Michel Bousquet*, & on débite à *Berne* chez M. *Gottschal & Comp.* un Ouvrage utile aux Juges Criminels: Il est intitulé: *Système abrégé de Jurisprudence Criminelle, acomodé aux Loix & à la Constitution du País.* Par FRANÇOIS SEIGNEUX, Juge Civil & Criminel de la *Ville de Laufane*.



Le Mot du Logogriphe de Novembre
est ESCARMOUCHE.

ETRENES; *Chanson.*

Nous voici donc au jour de l'An ,
Parent , Ami , Maitresse , Amant ,
Va faire quelqu'emplette.

On achète , l'on done , on prend ,
Et l'on se présente un Present ;
Moi , je vous en souhaite.

Desirez-vous Perles , Bijoux ,
Meubles , Diamans & Joujoux ,
D'Argent pleine Caffette ;
Possédez-en abondamment ;
Vous n'en aurez jamais autant
Que je vous en souhaite.

Voudriez vous un jeune Amant ,
Riche , soumis , discret , constant ,
De figure parfaite ,
Qui réunit le sentiment ,
L'Esprit , la grace & l'agrément ?
Ah ! je vous en souhaite.

Aimeriez - vous mieux un Epoux ,
Qui jamais coquet , ni jaloux ,
En Maitresse vous traite ,
Qui prévenant tous vos desirs ,
Vous cherche de nouveaux plaisirs ?
Ah ! je vous en souhaite.

Je vous dirai bien en secret ,
Ce que pour mon bonheur parfait
Vous pourriez en cachette
Mais je crains trop , en bone foi ,
Que vous ne disiez come moi ,
Ah ! je vous en souhaite.

Accepterez vous ces Couplets ?
 Du présent que je vous en fais
 Serez vous satisfaite ?
 On peut en faire de meilleurs :
 Voiez , fournissez-vous ailleurs ,
 Moi , je vous en souhaite.

E N I G M E.

Six pieds, Ami Lecteur, composent tout mon être,
 Je fers à ton amusement.
 Tu me cherches avidement
 Et souvent tu me vois longtems sans me conoitre.

T A B L E.

<i>D</i> iscours sur l'utiité des Réflexions sur la Mort.	p. 637
<i>H.</i> Lettre à l'Auteur de la Difficulté proposée aux Métaphisiciens.	645
<i>D</i> iscours sur ce Sujet , Si le seul Amour du De- voir peut produire d'aussi grandes Actions que le desir de la Gloire.	659
<i>P</i> rojet d'une Nouvelle Edition du Nouveau Testam. avec les Réflexions morales du R. P. Pasquier Quesnel.	683
<i>L</i> ettre de Melle de L. à Mr. de M.	693
<i>L</i> a Vue d'Amet, Poëme.	700
<i>C</i> ollection Académique.	714
<i>L</i> ettres au Prince Royal de Savoie, par Comte de Tessin.	Mr. le 728
<i>A</i> cadémie d'Amiens.	731
<i>S</i> uite de la Promenade de Provençale de Montvilliers.	Histoire 733
<i>A</i> vis Littéraires	761
<i>E</i> trènes, Chanson.	767
<i>E</i> nigme.	768



